

Vous vous apprêtez à découvrir
les **cinq premiers chapitres** de

RENAISSANCE

Cette version est la plus récente.
Ce ne sera pas forcément la définitive.

Partagez vos impressions en me mentionnant
https://twitter.com/gruntel_writer

Ou en utilisant le hashtag *#Renaissancelelivre*

Merci et bonne lecture !

Table des matières :

[Chapitre 1](#)
[Chapitre 3](#)
[Chapitre 5](#)

[Chapitre 2](#)
[Chapitre 4](#)

DOS AU MUR

Dehors, la chaleur s'intensifie, insensible à l'avancée du temps, alors que l'ombre de la nuit se profile sur les arrêtes tranchantes des gratte-ciels pareils à des géants de verre dressés vers le ciel dépourvu d'étoiles. Avalés par la noirceur de la plus tardive des heures, les derniers rayons de soleil, légèrement ambrés et luisants, ceux-là mêmes qui consomment sans relâche la trame de l'horizon dès le début du jour, ont ouvert la voie aux rouages bouillants et bruyants des machines souterraines. Le bruit, incessant, se répand comme une traînée de poudre dans le ventre de la terre. Il gronde, frappe et martèle, roule et se cabre sous la surface sans toutefois complètement atteindre l'air libre, atténué par l'effluve de vie qui foisonne de part et d'autre de la ville.

Car la ville ne dort pas. La ville ne dort jamais.

A cette heure-ci, ses deux cœurs battent à un rythme effréné sur des fréquences différentes ; la première est pimentée et suave, à la façon d'une danse langoureuse à la fragrance prononcée, tandis que la seconde s'exécute avec une précipitation plus primale, dans des successions de pas brusques qui lui valent parfois de s'emmêler les pinceaux. Ces cadences diamétralement opposées vivent séparées par une barrière physique, un long et haut mur de béton légèrement incliné qui permet le passage d'un funiculaire, lourde boîte de métal perchée sur ses rails. Derrière, d'immenses gratte-ciels s'épanouissent sous sa protection. Leurs étages sont manifestement désertés au profit des innombrables terrasses qui se sont multipliées sur les toits, habilement décorés de lanternes qui forment des centaines de petits points lumineux étalés à perte de vue. De l'autre côté, un tout autre manège s'opère ; les corps se déversent dans les rues, chauds et effervescents, un poil collants, couleur safran. Certains rentrent du travail alors que d'autres s'y rendent et s'engouffrent dans les gigantesques bouches de métro desservies par des dédales de volées de marches. Bruits et odeurs se mêlent, sueur et musique forte, au fur et à mesure que la foule passe de l'ombre à la lumière, des souterrains aux néons.

Il faut dire que les quartiers étouffent bien plus qu'ils ne respirent, sujets aux émanations douteuses dont les effluves corcées se manifestent sous la forme de fumée fine ; la pestilence âcre les accable du poids, lourd, qu'elle laisse dans les gorges, et du souvenir, vif, qui en résulte chez les passants. Personne n'y échappe, pas même la silhouette perchée au huitième étage d'une barre de containers empilés, tache solitaire dans la nuit et fraîchement sortie par le large hublot de sa cabine.

Quelle puanteur, songe Ammu. Les mains fermement ancrées sur les échelons de l'échelle à crinoline, elle entame sa descente à l'abri dans les cerceaux. *Plus qu'une heure, et tout ça sera derrière moi.*

En bas, les containers disposés au ras du sol sont plus sombres et dégradés. Ils côtoient entre autres les devantures des échoppes colorées dont la peinture s'est écaillée avec le temps et l'usure, ou bien celles dont la lasure commence à montrer des signes de faiblesse. La rue est un brin étroite, à moitié grignotée par les bricoles en tout genre qui jonchent le sol, et pourtant loin d'être déserte. La masse ardente s'extirpe des boyaux de la terre, épuisée par son trajet dans les compartiments bondés du métro, et se déverse à ses risques et périls dans les commerces environnants. L'alcool et la musique prennent alors l'ascendant sur les tracés de la journée, et les notes brutales qui émanent de certaines portes closes donnent une idée plus claire de la ferveur qui monte des caves servant de salles de concert improvisées. Des néons aguicheurs, déclinés sous de multiples formes et tailles, habillent les façades

désuètes aux tuyauteries apparentes, pareils à des guirlandes rigides qui se hissent jusqu'en haut des rues encombrées. Les vitrines sont sales, peu reluisantes et presque opaques, et c'est en accord avec ce goût flagrant pour la crasse qu'elles s'acoquent de long en large avec la poussière ; l'épaisse couche qui recouvre toutes les surfaces planes ne laisse rien deviner du contenu des boutiques, au point qu'apercevoir de l'extérieur un monceau de marchandise relève du défi, et ceux qui savent y dénicher la perle rare en ont fait leur métier.

Ammu met un pied à terre et la lumière intense de l'éclairage artificiel capture aussitôt son visage. Les nuances froides s'alternent sur sa peau sombre en un balais désordonné de clignotements répétitifs, et une touche de bleu vient surligner ses lèvres charnues. Lorsqu'elle lève la tête, c'est tout un ballet farouche qui prend place sur ses épais cheveux noirs, des entrelas de reflets et d'ourlets de lumière qui dansent étroitement au fur et à mesure que quelques mèches se détachent de son front et entraînent dans leur chute des pans entiers de couleurs claires. Motivée par une envie autre que celle de boire ou de danser, Ammu se fraie son chemin à contre-courant, la peau moite de sueur. *Une heure, ce n'est pas si long*, pense-t-elle. C'est à peu près le temps qu'il lui faut pour rejoindre le centre-ville et embarquer à bord du funiculaire, une fois les contrôles de sécurité passés. La ligne 1 dessert les grandes artères, mais c'est également la plus empruntée ; en changeant de rame à mi-parcours, Ammu évite le plus gros du trafic.

Les profondeurs obscures s'offrent à elle au moment même où ses pas la conduisent à l'entrée de la station. Un air rassis suit et accompagne la percée des marches, noircies à force d'être piétinées par des semelles à la propreté suspecte, et les relents s'intensifient davantage une fois sous terre, là où les mauvaises odeurs stagnent et piquent le nez.

Le grondement du métro se résume à deux tremblements, longs et distincts, qui marquent l'arrêt puis le départ de la rame avant de sombrer dans le silence le plus complet jusqu'au prochain passage sur la ligne. Durant ces interstices de repos, ce sont alors les machines qui prennent le relais ; les mécanismes se réveillent et tonnent sous les pieds des passants, manifestations d'un courroux qui n'en finit pas.

Ammu s'engage dans l'escalier, propulsée par un premier pas chargé en énergie. C'est justement pile ce qu'il lui faut pour affronter ce qui l'attend en bas, là où l'apparence peu engageante des carreaux blancs abîmés reflète parfaitement l'état général des lieux. Arrivée au premier palier, elle passe son ticket entre les dents du composteur de billets ; les deux battants auxquels elle fait face s'écartent dans un grincement sourd et lui ouvrent la voie. A partir de là, les choses se corcent. Une seconde volée de marches l'amène sur un quai noir de monde et en proie aux courants d'air. Au lieu d'apporter un peu de fraîcheur à l'endroit, ces derniers brassent inlassablement le même oxygène fétide.

L'écran digital suspendu au plafond courbe indique que la prochaine rame ne passera pas avant cinq minutes. *Il faut que je prenne mon mal en patience.*

Tout autour, la masse, nerveuse, trépigne. Après une journée de dur labeur, il n'y a plus que la sueur et la faim pour coller au corps ; la peau, sensible, cède aux affres du besoin et réclame son dû. Quand quelques aisselles se soulèvent pour saluer une connaissance, c'est une véritable myriade de senteurs peu florales qui explosent en bouche.

Droite comme un piquet, Ammu attend. Le bruit des conversations couvre celui de sa respiration, fébrile, alors que la foule l'englobe. La proximité la dérange, ces mains, ces bras, uniques responsables des frottements intempestifs contre sa peau, du picotement, de la sensation, désagréable, d'avoir l'épiderme en feu.

Enfin, la rame arrive et déchaîne l'air tout autour du quai. Ici et là, quelques cheveux se dressent sur les têtes, comme mus d'une volonté qui leur est propre. Les portes s'ouvrent, l'empressement chauffe les esprits ; c'est à celui qui parviendra à entrer en premier, coûte

que coûte. Ammu monte à bord du wagon sur sa gauche et vient coller son dos contre la paroi opposée du compartiment, les places assises étant déjà toutes prises. De part et d'autre, les corps s'entassent sur et à côté des sièges dont le rembourrage en piteux état s'expose sans pudeur près des coutures ravagées.

Ballottés dans tous les sens, les passagers ne se découragent pas pour autant et multiplient les échanges pour tromper l'ennui et fourvoyer la solitude. Le flot de parole s'épaissit, ininterrompu, et donne naissance à une mélodie que Ammu n'est pas en mesure d'ignorer. Les soucis se déversent d'une bouche à l'autre, surdosés et empreints d'une amertume reconnaissable entre mille, aussi sèche que les gosiers déshydratés des voyageurs. Et alors que le monde tout entier semble se passionner pour les tracas du quotidien, les stations passent, les unes après les autres, jusqu'à ce que, finalement, l'arrêt tant attendu fasse son apparition.

Tendue comme un arc, Ammu se projette en dehors du wagon. La chaleur déteint sur son visage, complète et terrible, tandis que quelques gouttes de sueur dégoulinent le long de ses tempes. Ses pas rapides la conduisent à la seconde rame qu'elle doit emprunter. Le quai est pratiquement vide, comme abandonné. De nombreux restes de repas, dévorés sur le pouce à l'heure du midi, traînent à même le sol et se décomposent lentement, rances et gâtés, sous les bancs délaissés, oubliés du service technique. Les murs ne sont pas en reste non plus, éclaboussés de long en large par de bien étranges liquides dont les teintes varient du jaune au brun, et qui ont tous en commun une odeur des plus abjectes, charriée par les puissants courants d'air qui cohabitent dans le métro. Ammu retient son souffle. *J'y suis presque*, se dit-elle en guise d'encouragement. Une minute à peine s'écoule avant l'arrivée de la prochaine rame, un modèle datant de l'ancienne génération. Les assises, éventrées, font peine à voir, pareilles à des plaies infectées. La saleté s'est incrustée au niveau des larges zones matelassées, sorte de nuée de mouchetis noirs. Non contente de s'attaquer aux banquettes, elle prend également à partie les parois du wagon et les vitres couvertes de graffitis monochromes.

La suite du trajet s'effectue dans un calme piquant, presque aussi tranchant que surprenant après le fourmillement électrique qui s'est emparé du wagon précédent. Tout prend fin à la station suivante, lorsqu'un grincement intempestif vient ébranler le compartiment au moment du freinage. Avec de telles températures, les vieilles pièces sont mises à dure épreuve.

Ammu descend dès que les portes s'ouvrent, motivée par le besoin impérieux d'échapper à cet environnement déplaisant. Les semelles de ses chaussures claquent avec empressement sur la matière rugueuse qui recouvre le bord du quai. C'est la hâte qui guide ses pas au moment de rejoindre la surface, difficilement retenue dans de telles conditions, alors que ses jambes, toniques, enchaînent les marches par séries de deux. La clarté crue des lumières de l'extérieur la saisit en un instant. Elle s'engage à peine sur la chaussée que sa vision se retrouve parasitée par des flots de couleurs criardes, tons primitifs déclinés à l'infini sur les innombrables panneaux publicitaires qui s'étalent tout le long de la rue. Visages, corps et objets sont représentés sous le couvert d'un flou artistique puis affichés sur les façades nues des containers superposés ; les images marquées d'un logo différent à chaque fois se succèdent les unes après les autres sur ces bâtiments qui s'élèvent, haut dans le ciel, et dépassent les toitures rafistolées qui surplombent les échoppes mitoyennes.

L'œil est sollicité partout où il se pose ; le visuel, bien plus qu'un outil, a pris les commandes de la vie de quartier jusqu'à tout recouvrir de son propre langage, et chaque nouveau bâtiment apporte sa pierre à l'édifice. Les néons décrivent des courbes attrayantes pour former le tracé d'une écriture tantôt classique, tantôt marginale, suivis de près par les

lanternes décorées de motifs variés et suspendues au-dessus de la tête des passants. Au sol, plusieurs panneaux remplis à la craie côtoient des flyers abandonnés sur l'asphalte dans l'espoir de diffuser leurs menus alléchants. Ici, la restauration rapide s'épanouit, mais c'est toutefois dans la continuité de l'intersection suivante, noire de monde aux heures de pointe, que la majeure partie des commerces trouvent leur clientèle d'habités. Quand la ligne 1 relâche son flot de passagers sur les grandes artères, de longues queues se forment aussitôt près des fenêtres d'où sortent les emballages chauds et garnis de douceurs salées.

La belle affaire, songe Ammu. Fort heureusement, elle a encore le temps de quitter l'endroit avant que le plus gros de la foule n'arrive sur place ; à sa droite, la masse en pleine ébullition continue de s'extirper de la bouche de métro et commence tout juste à partir dans des directions différentes, selon les goûts et les objets de convoitise de chacun. De toute manière, son objectif n'est plus très loin. Au bout de la rue, le funiculaire enchaîne les aller-retours sur toute la hauteur du mur. Ses parois métalliques brillent dans la nuit et détournent l'attention du périmètre de sécurité qui entoure la zone d'embarquement, là où des agents légèrement zélés s'amassent près des barrières qui délimitent l'entrée du secteur.

Arrivée au niveau du dernier carrefour, Ammu accélère la cadence, préoccupée par les guetteurs qui bordent les environs, toutes ces paires d'yeux qui ne la lâchent pas d'une seule semelle. *Ce n'est plus qu'une questions de minutes...* En effet, la boîte vient d'amorcer sa descente.

Il lui faut passer par plusieurs opérations de contrôle, à la fois à l'intérieur et à l'extérieur du bâtiment principal, avant de finalement pouvoir accéder à la plate-forme tant convoitée : d'abord fouillée, puis interrogée, son numéro de matricule est vérifié, ainsi que son contrat de travail et l'intégralité de son activité sur les réseaux sociaux grâce à la recherche de mots-clés. Ce n'est pas la première fois qu'elle se prête à cet exercice, toutefois Ammu ne s'en offusque pas. C'est une procédure routinière, car pour ceux qui vivent de l'autre côté, la confiance n'est pas une notion commune.

Une fois débarrassée de tout soupçon après son passage par le scanner corporel, Ammu est libre d'avancer en direction de la plate-forme. Elle fait poinçonner son ticket hebdomadaire au bord du quai, et la machine émet un son aigu afin de lui faire savoir que son titre de transport arrivera bientôt au terme de sa validité. Il lui faudra s'en procurer un nouveau d'ici deux jours, grand maximum, autrement son contrat sera rompu sur le champ grâce à l'instantanéité du réseau numérique. *Savoir tout, sur tout le monde, tout de suite.*

Une brusque rafale de vent projette ses cheveux en arrière alors qu'elle jette un coup d'œil par-dessus son épaule ; trois agents armés surveillent de près les départs et retours du funiculaire, ainsi que les allées et venues de ses passagers. Tout autour, l'espace est restreint, formel, et d'une blancheur impeccable. L'entrée de ce monde à part est à son image, lisse, sorte de mise en bouche sage et épurée, condensé parfait d'exactitude et d'exigence. La propreté règne, ainsi qu'un savant mélange fonctionnel et optimisé, le tout soigneusement arrangé, et à sa juste place, préservé de la moindre faute de goût selon les normes en vigueur. C'est pourquoi, dans d'autres conditions, il n'y aurait pas de place pour les gens comme elle.

Une fois arrivé à l'autre extrémité des rails, le funiculaire pile net et ses deux lumières latérales se mettent à clignoter afin d'indiquer l'ouverture imminente des portes coulissantes. Un son saccadé et strident accompagne le mouvement qui creuse l'écart entre les deux parties encadrant l'accès, desservi par une marche à peine plus haute que le rebord de la plate-forme. Deux personnes descendent, puis Ammu embarque. Elle prend place sur l'un des sièges alignés en rangs espacés face à la grande vitre recouverte d'une grille en fer, comme tressée en forme de losange. L'intérieur de l'habitacle revêt une couleur métallisée

qui tranche avec le rouge sombre des assises et dossiers courbes, tandis que les accoudoirs plongent vers le sol avec une noirceur qui leur est propre. Le contact avec la matière lisse résulte en une drôle d'impression, sorte d'étonnement continuels envers le manque de rugosité qui caractérise la ville supérieure. En haut, un écran digital au message défilant indique l'estimation de l'heure de départ et d'arrivée du funiculaire.

Une dizaine d'autres personnes montent à bord avant la fermeture bruyante des portes, puis la boîte s'ébranle et débute son ascension le long du mur. La vue des bas-quartiers s'élargit alors que l'engin prend de la hauteur ; le centre-ville, finalement bien petit une fois comparé au reste de la ville, paraît comme étouffé par les enchevêtrements de rues étroites qui se déclinent sous toutes les formes ici et là, pareilles à des successions de labyrinthes distincts, et bien fournis en culs-de-sac. Par endroits, la fumée stagne et s'accumule à la sortie des plaques perforées des salles de l'usine souterraine, baignée par des filets de lumière artificielle. Partout ailleurs, elle monte au ciel, tantôt opaque, tantôt fine, et prolonge les bras des immenses cheminées dont les gueules béantes crachent ses paires.

D'une pierre deux coups, cet épais et pour le moins inquiétant manteau blanc enveloppe les barres de containers de la chaleur qu'il apporte et cache la misère aux yeux de ceux qui ne veulent pas la voir ; impossible, en effet, de discerner du haut des plus grands gratte-ciels rien de plus que des ombres fugaces au milieu de cette vulgaire purée de poix. *Un mal pour un bien*, se dit Ammu. *Et ce n'est pas tout...*

Une fois arrivée au niveau du point culminant de la barrière, la boîte ralentit. C'est à cet endroit précis que les rails s'arrondissent pour enjamber la trajectoire angulaire du mur et ainsi longer le dessus de sa surface afin de rejoindre l'autre côté. Un mécanisme s'enclenche et, grâce à l'aide de mouvements successifs effectués à la base de la structure, corrige la position du funiculaire pour éviter tout inconfort à ses passagers. De longues vibrations accompagnent le processus, puis il continue sur sa lancée à la même allure et un étrange faisceau de lumière passe sur la cabine.

Ammu se pince les lèvres lorsque le léger picotement qui en résulte vient embraser sa région cutanée. Incapable de tenir en place, elle place les doigts sous le siège et s'y cramponne de toutes ses forces. Un film très légèrement doré, pas tout à fait transparent, se dresse entre les deux espaces, composé d'une multitude d'alvéoles titanesques qui avalent et recrachent la matière à un rythme soutenu. Protection contre l'air nocif des bas-quartiers, le dôme purifie l'oxygène qui pénètre en son sein mais aussi la pluie lorsqu'elle s'abat au sol, torrentielle et vive, lourde conséquence des nuages noirs qui s'amassent parfois dans le ciel, derrière l'usine, jusqu'à finalement étendre leurs bras au-delà du mur et venir rincer sans retenue les immenses gratte-ciels. Le passage d'un espace à l'autre a beau se produire sans aucune douleur digne d'être exprimée, Ammu n'apprécie pas pour autant la désagréable sensation qui parcourt son corps et s'infiltré jusque dans ses poumons, ce soupçon de vide, puis de trop plein, alors que son épiderme se retrouve en proie à une démangeaison qui disparaît aussi soudainement qu'elle est arrivée. Le changement, paramètre inévitable du trajet, s'insinue prestement dans chaque pore et, à son évanouissement, ne survit qu'une légère trace, le sentiment de ne plus être que la moitié d'une personne.

Le funiculaire arrive finalement au bord du mur et enchaîne immédiatement avec un second mouvement brusque qui annonce la descente de l'autre côté de la barrière. Le béton coule derrière la vitre grillagée comme s'il était encore frais puis une obscurité saisissante plonge l'habitacle dans le noir le plus complet. Face au néant, Ammu frissonne. Les corps, glacés, comme épargnés par la chaleur durant un court moment d'accalmie, se tiennent à l'écart des parois, raides, rafraîchis par l'atmosphère métallique et tranchante de la boîte. Alors, la sueur roule sur les peaux, s'empêtre dans les cheveux, glisse sur les clavicules, et

presque aussitôt, la chair de poule naît, engendrée par le choc thermique. Seule lumière dans la pénombre, le message de l'écran digital continue de défiler et sa lueur, rouge, se diffuse faiblement sur les visages moites des passagers. Tout à coup, la cloison opposée se met à glisser vers le bas, panneau par panneau, et révèle une seconde vitre grâce à laquelle une douce clarté illumine l'intérieur du funiculaire. Les têtes se tournent et des gratte-ciels interminables s'offrent à leur vue, de leur toit à leur base, et les rares fenêtres éclairées donnent vie à un puzzle inachevé ; des silhouettes troubles s'affairent derrière le verre, des équipes de nettoyage, des travailleurs, grands habitués de la sueur tardive, mariés aux couleurs vibrantes de la vie nocturne.

Ici et là, de longs et larges boulevards s'étendent, bordés d'espaces verts symétriques fleuris avec goût et parcimonie. La végétation est maîtrisée, parfaitement taillée, des buissons aux arbustes dont la forme circulaire n'est pas sans rappeler les grandes boules de lumière qui trônent juste au-dessus de la verdure. L'arrosage se fait en soirée, à la sortie des bureaux, une fois le plus gros de la foule passé ; les tuyaux, dissimulés sous les feuillages, libèrent de minuscules gouttelettes d'eau qui aspergent la base des racines, tandis qu'une fraîche humidité se mêle à l'air ambiant et assainit les esprits rodés.

L'architecture se fait à la fois triomphante et mesurée, attentive aux détails et au juste milieu, entre folie des grandeurs et modestie, comme si un mélange aussi savamment parfait pouvait réellement exister. Tout est soigneusement exécuté, bien léché, de l'arrangement des quartiers finement disséqués à la décoration de la devanture des boutiques les plus huppées. Les néons rectilignes, blancs, éclairent les passants et donnent une nouvelle dimension aux petites statues de marbre, lisses, alignées le long de l'artère principale, tout près de la fontaine centrale, née de la rencontre du physique et de l'hologramme. De part et d'autre, le contemporain se mêle à l'ancien, et tous deux assurent sans fioritures le rôle d'ornement qui leur est confié.

L'utilité est parfois reléguée au second plan pour stimuler la vue, au profit des piliers qui montent en spirale jusqu'aux étages supérieurs, coiffés d'écrans plats mettant en scène des corps laiteux et empreints de volupté, à moitié dissimulés sous la surface d'un bain onctueux, ou bien de panneaux pondéreux régulièrement espacés entre les passerelles vitrées et multiples arches de métal suspendues d'un bâtiment à l'autre, non loin des terrasses où de belles méridiennes foisonnent le long des trottoirs désertés. L'art se met au service des marques réputées, dédiées au luxe et à l'exclusivité ; derrière les vitrines minimalistes se cachent des robes écruées cintrées à la taille, fades mais rehaussées par des ras-du-cou élaborés et autres sautoirs aux couleurs acidulées, mais aussi des costumes trois pièces, dans des tons à peine plus foncés, mis en place sur des mannequins translucides.

Le culte du peu, déguisé sous un apport d'excédent.

Arrivée tout en bas du mur, la boîte s'immobilise. Ses occupants se lèvent, tout doucement, les esprits encore embrumés pour la plupart, et pourtant fiévreux rien qu'à l'idée de mettre un pied dehors. La sonnerie stridente s'élève et accompagne l'ouverte des portes, la lumière, rouge, baigne les corps qui se déversent à l'extérieur. La plate-forme, de grande envergure, s'offre à eux, ses bancs, ses luminaires, ainsi que les volées de marches entourées de colonnes qui mènent au poste de contrôle couvert. Des agents de sécurité y surveillent l'accès au quai, parés à toute éventualité. Il suffirait d'un seul pas de travers pour que le trajet régulier du funiculaire soit suspendu, et la moitié d'un second pour que toutes les personnes présentes sur place soient arrêtées jusqu'à la clarification de la situation.

Autant ne pas leur donner une raison de le faire, pense Ammu alors qu'elle se met debout à son tour, presque fébrile, mais peu à peu revigorée par l'air frais qui vient lui emplir les poumons. Apporté par le vent qu'elle savoure sur son visage, il ne contient aucune

trace des maux de l'autre côté, aucune effluve nauséabonde, aucune particule toxique, rien d'autre qu'un pur condensé de santé, d'odeurs légères, agréables, drappées dans des morceaux de soie, délicatement parfumés ; ainsi libéré de tout fardeau terrestre, tout aussi bien du poids du labeur que celui de la sueur, il est simplement lui-même, aérien, et quelque peu fantaisiste. C'est cet air qui lui donne la force de se lever le matin, cet air qui la pousse à continuer, encore et encore, alors que sa vie part en lambeaux, écorchée, dans les ruelles sombres des bas-quartiers ; c'est cet air qui la tire de ce côté-ci du mur, comme toujours, et pourtant, il laisse une sorte d'arrière-goût en bouche, une note très distincte, pour ceux qui savent la déceler, pour les habitués de l'âpreté des saveurs qui, en tant que véritables brutes de décoffrage, ne font aucun effort pour ménager les narines. Il s'agit d'une senteur particulière et un brin synthétique qui s'impose en tant que valeur ajoutée des plus addictives, rappel qu'ici, rien n'est exactement ce qu'il paraît être, même si l'illusion séduit d'une simple inspiration. Il suffit de humer, rien de plus, pour tomber sous son charme et ne plus jamais se défaire de l'envie insatiable, quasi dévorante, d'y goûter à nouveau, comme eux.

Venue à bout des marches, Ammu dépasse le poste de contrôle sans sourciller et débouche sur une rue peu fréquentée. A cette heure-ci, la plupart des passants, friands de petits frissons passagers, délices de fin de soirée, fréquentent terrasses et clubs, amassés à l'intérieur, fenêtres grandes ouvertes, là où sont données de grandes réceptions, mais aussi perchés sur les toits de la ville, où se tiennent des soirées plus ou moins sélectives et dont l'ambiance est toujours assurée grâce aux pulsions entêtantes de la danse, diffusées non loin des platines derrière lesquelles s'affaire un artiste unique en son genre.

Ils sont créateurs et acteurs plutôt que spectateurs, maîtres de leur propre vie, artisans de l'esprit plutôt que du corps, comme si cela revêtait une importance particulière, comme si, par décision arbitraire, l'un avait été décrété plus méritant que l'autre, plus supérieur, et surtout moins repoussant.

Ammu accélère la cadence, bien décidée à se cantonner aux grands boulevards afin de s'éviter un détour interminable. Ses vêtements, relativement sombres et dépareillés, mélanges de genres et d'époques, tranchent avec l'environnement raffiné, et quelques paires d'yeux s'attardent sur les matières marginales qui recouvrent la plus grande partie de son corps. Les tissus s'entremêlent et se chevauchent en vagues successives, et l'impression de relief s'accroît avec les parties modulables, légèrement surélevées, qui lui servent d'épaulettes hirsutes. Insensible à ces regards, Ammu poursuit son chemin, la tête haute, tandis que ses pieds martèlent le bitume avec force. La plus grande majorité des personnes qu'elle croise se contente néanmoins de regarder ailleurs, trop par habitude pour en avoir conscience, comme si son ombre se fondait dans le décor, indécélable, un morceau de néant parmi tant d'autres, rien de plus qu'une forme floue sans nom, comme si elle n'existait pas. La vérité n'en est pas si éloignée.

Près d'ici, dans le quartier des affaires, plusieurs gratte-ciels se démarquent de leurs pairs. Ils se suivent les uns après les autres, soigneusement alignés par ordre de grandeur, leur nez tantôt en pointe, tantôt plat, s'enfouit au plus profond des nuages, non loin de la limite imposée par le dôme d'alvéoles protectrices. Leurs vitres sont hautes et larges et reflètent le panorama chargé des environs, les lumières et les images projetées sur les façades modernes de certains bâtiments, les visages changeants, les slogans, tout ce travail sur les couleurs et les textures, mélange d'imagerie et de matière dont est directement issue la place juxtaposée qui souligne avec grâce les courbes des mastodontes de métal. Cet espace est ouvert et pavé, excessivement aéré, en accord avec sa vocation première, celle d'accueillir en journée les esprits d'en haut, pour parler, déjeuner ou se dégourdir les jambes,

le tout au sein d'une atmosphère sereine et à l'abri de l'agitation habituelle.

Tout ici est englué dans une routine précautionneusement cirée, objet de tous les soins, à la fois composée de manèges élaborés et de petites habitudes confortables, rituels du quotidien, de sorte que les faux-semblants coulent de beaux jours dans la ville supérieure, imperturbables, bien enracinés dans l'inconscient de ses habitants. De temps à autres, cette répétition semble gagner son cœur, car il n'est pas si difficile de se frayer un chemin là où le manque est certain ; l'opulence et l'air frais, une fois mêlés à la tranquillité d'esprit, représentent un attrait indéniable, un charme fougueux qui a le bras long dans le jeu de la séduction. En résulte une relation tiède, entre ressentiment et passion, qui la tiraille sans relâche, jour après jour, au fur et à mesure qu'elle accompli la besogne pour laquelle on l'a engagée.

Dire qu'elle n'y trouve pas son compte serait inexact. Toutefois, prétendre qu'elle se satisfait de cette situation constituerait en soi un autre mensonge.

Ammu prend la direction de la tour centrale, non pas la plus haute mais sans aucun doute la plus dynamique ; cette impression est véhiculée par la cambrure exagérée de la structure, peu rassurante lorsque les rayons de la lune rencontrent ses lignes tranchantes, mais aussi à cause des nombreux motifs lumineux qui viennent animer sa surface par à-coups. Il s'agit du siège des professions artistiques, là où la créativité est censée germer puis décupler pour au final donner vie à des inventions toujours plus novatrices, et pourtant incroyablement semblables dans le principe et dans l'âme. L'imagination quitte les lieux en fin de journée, quand le silence vient envelopper les maquettes d'un voile de normalité, bien loin de l'effervescence des esprits surmenés qui les tiennent en éveil. L'équipe de nettoyage prend alors la relève et l'endroit revêt un tout autre visage, plus franc et très légèrement salé, à l'image des tourments qui habitent les dos courbés.

La porte d'entrée exclusivement réservée au personnel d'entretien est située sur le flanc droit du bâtiment, habilement dissimulée à l'aide d'une illusion d'optique pour ne pas voler la vedette à l'accès principal, immense porte tambour aux quatre ailes vitrées. Ammu se penche en avant et une lumière douce jaillit aussitôt d'un minuscule interstice, indécélable à l'œil nu, sous la forme d'un quadrillage souple qui analyse sa rétine. Un déclic sonore met fin au processus et la porte massive se débloque, à peine décollée de la surface du mur. Pour l'ouvrir, tout n'est qu'une question de volonté : Ammu faufile ses doigts dans l'espace vacant, tout aussi insensible à l'obscurité dévorante qui régit de l'autre côté qu'aux idées que pourrait faire naître une telle noirceur, et tire vers elle de toutes ses forces. Une pièce d'appoint s'offre alors à sa vue, petite en taille mais fortement ergonomique. Elle pénètre à l'intérieur et l'éclairage s'actionne en réponse à ses pas, mesurés, alors qu'elle longe la première rangée de casiers. Purement fonctionnels, les vestiaires ne bénéficient d'aucune attention particulière, et pour cause : habitués des passages en coup de vent, ils n'accueillent des visiteurs que pour quelques instants dérisoires avant de retourner à leur état d'origine, plongés dans la pénombre.

Ammu déverrouille son casier en entrant de mémoire une série de chiffres. Son contenu, faible en nombre, n'a pas changé d'un pouce durant la journée. Un vieux badge en mauvaise condition fait face à la paroi du fond, tristement oublié là plusieurs années auparavant lors de l'entrée en vigueur du scan rétinien. Juste à côté, une capsule à l'aspect mat trône tout près du rebord, avec en son centre une série d'interrupteurs à peine assez grands pour supporter une pression de l'auriculaire. Un peu plus large qu'une main aux dimensions amples, elle tient sans problème entre les doigts de son propriétaire, bien que ce ne soit toutefois pas son usage premier.

Une fois passé le moment de contemplation, Ammu ôte quelques vêtements puis

s'empare de l'objet et une supplique silencieuse, matérialisée sous la forme d'une onde de frissons, lente et pénible, naît de ce contact glacé. Sa surface révèle de nombreuses aspérités sous la pulpe des doigts, sortes de lignes incurvées qui partent en dédales de spirales, minutieusement creusées jusqu'au cœur de la capsule. Ces dernières délimitent les différentes parties amenées à s'étendre par la magie du toucher, phénomène qui ne tarde pas à arriver, car lorsqu'un des boutons s'enfonce sous la légère poussée que Ammu applique vers le bas, l'objet se déplie instantanément et montre au grand jour sa vraie nature. D'impressionnantes branches pullulent et se divisent en une fraction de secondes, avides de rencontre et de chaleur corporelle, puis viennent recouvrir ses bras, ses jambes, ainsi que toute autre partie fondamentale de plaques épaisses et sombres, aussi lourdes en pratique qu'en théorie.

Vêtue d'une véritable armure des temps modernes, Ammu est fin prête à se mettre au travail. Elle saisit le matériel d'entretien et le fixe à sa tenue grâce à un ingénieux système d'attaches ; un long tube relié à une petite bonbonne de produit nettoyant s'enroule dans son dos, pareil à un serpent au tracé sinueux, tandis que l'embout est placé de sorte à rester à portée de main, près de la raclette encastrée sur sa poitrine et retenue par un cordon. Ammu emprunte alors le monte-charge, dissimulé derrière un maigre rideau de fer, et se retrouve coincée dans un espace restreint, à peine éclairé par une lumière faiblarde. Les vibrations qui découlent de son ascension se propagent dans tout son corps, brutalement, excitation fébrile nullement atténuée par l'équipement dont elle est affublée.

Arrivée au sommet de la tour, Ammu accède au toit par l'intermédiaire d'une porte de sortie étroite, protégée par une seconde mesure de sécurité qu'elle passe haut la main. Un air vivifiant lui claque au visage, un poil têtu mais exquis en tout point, juste suffisamment relevé pour lui faire oublier un instant le poids de l'armure sous laquelle elle croule. Tout autour, les hauteurs sont aménagées selon un souci flagrant de sûreté, de sorte à limiter la casse en cas de problème ; une barrière, qui a en commun avec le gratte-ciel un style bien particulier, entoure la totalité secteur dans une attitude protectrice. Ammu s'approche du bord, parfaitement calme, sans un instant penser à la chute qui l'attendrait si jamais elle venait à faire un pas de travers. Sereine, elle exerce une pression sur sa tenue et enjambe la clôture sans précaution particulière, avant de passer un pied dans le vide et, en toute fin, son corps tout entier. Son dos creuse l'écart avec la barrière, semblable à l'arrondi d'une courbe, tandis qu'elle se retient avec les mains, prête à lâcher prise d'un moment à un autre. En-dessous, le monde continue de tourner, en proie à l'habituel mélange insécable d'euphorie et d'agitation.

La seconde suivante, elle tombe, lourde comme une pierre, mais son cœur ne renferme aucune crainte, ni même le moindre soupçon d'épouvante, car pas une seule pincée de doute ne parvient à trouver son chemin vers ses veines, là où l'adrénaline se répand comme une traînée de poudre. La chute prend une tournure inattendue quand, tout à coup, le squelette de métal reprend la main et met un terme au mouvement violent qui l'entraîne vers le bas. Secouée par le choc, Ammu échappe alors à la gravité, suspendue dans le vide, tandis que les larges extrémités des branches fixées à ses semelles de chaussures entrent au contact des vitres de l'avant-dernier étage. Pendant ce temps-là, les autres parties de son armure exercent une pression suffisante pour la maintenir dans une position adaptée à la situation, debout, les jambes tendues, le visage face au sol et au triste sort qui l'aurait attendue si l'invention n'avait pas fonctionné. Ses cheveux, eux, ne sont pas de poids à résister, et pendent le long de son visage en mèches désordonnées.

Ammu redresse légèrement la tête et l'armure s'adapte pour suivre l'orientation de son champ de vision. Le ciel monochrome s'étend au-dessus des gratte-ciels, manteau de

solitude grignoté par la fumée extérieure et unique réceptacle de la lune, cette pointe de lumière qui met en valeur le tracé des bâtiments et leurs silhouettes longues, tantôt massives, tantôt filiformes. La vue, spectaculaire, prouve que la nuit gagne en lumière artificielle ce qu'elle perd en étoiles, car une pluie statique de larmes de diamant illumine les rues et grands boulevards. Soudain, un feu d'artifice démarre à l'autre bout de la ville, tiré à partir d'une terrasse, et d'innombrables bouquets pétillants claquent dans les airs avant de retomber au sol sous la forme d'aérolithes en pleine dématérialisation. Les couleurs éclatent avec passion sous les cris de joie des foules amassées ici et là, et laissent leurs empreintes sur les structures environnantes, soudainement chatoyantes, tandis que la ville entière grouille et gronde de vie, comme si elle venait de se réveiller d'une très longue torpeur imaginaire.

Ammu inspire profondément. *Je suis bien*, se dit-elle alors que des particules incandescentes semblent venir se loger dans ses poumons. Ainsi perchée en hauteur, en surplomb du spectacle qui se prolonge, il lui semble que le monde prend un peu plus de sens. Ce panorama saisissant, en tout point différent à celui des quartiers irrespirables, change la donne ; il fait éclore des sensations jusqu'alors enfouies très profondément, une multitude de papillonnements, rapides et électriques, qui se propage dans son ventre et gagne en intensité au fur et à mesure que le temps passe, branché sur la fréquence même qui rythme les battements de son cœur. *Ici, je ne survis plus. Ici, je suis vivante.*

Alors qu'en bas, les festivités continuent de battre leur plein, Ammu prend en main l'embout relié à la bonbonne et se met sans plus tarder à l'ouvrage. Le produit nettoyant jaillit avec force et asperge les vitres, impitoyable, afin de venir à bout de toute trace de saleté, à raison d'une façade par nuit. Une forte odeur émane du liquide, senteur aussi entêtante qu'agressive, mais ce n'est toutefois pas suffisant pour ruiner l'instant ; partout ailleurs, à même les parois des bâtiments aux environs, d'autres silhouettes se profilent, d'autres nettoyeurs de la nuit qui, tout comme Ammu, trouvent un peu de réconfort dans la tâche physique qui leur est confiée. Ils forment des ombres noires sur ces doux morceaux de reflets, plaques de verre joliment colorées, qui descendent lentement le long des gratte-ciels au fur et à mesure de l'accomplissement de leur besogne, telles de minuscules fourmies perdues dans l'immensité du monde.

Ils n'ont à leur disposition qu'une courte nuit pour venir à bout de leur façade respective ; Ammu sait d'ores et déjà qu'elle finira la sienne dans les temps, rompue mais sans aucun doute satisfaite de sa progression, du passage de la cime des géants de métal à une hauteur plus raisonnable, jusqu'à finalement atteindre le sol, et le dur retour à la réalité que ce dernier symbolise. Viendra alors l'heure de plier bagages et de rentrer, comme si cette brève parenthèse n'avait été qu'un rêve de plus, une illusion familière qui tombe en poussière une fois de l'autre côté, et dont il ne restera qu'une amère sensation de manque, de quoi lui ronger l'estomac des heures durant, lorsque le manège du plus fort reprendra.

Ammu le sait très bien, et c'est en partie pourquoi cette deuxième vie lui paraît à ce point addictive, mais aussi pourquoi elle l'a autant dans la peau.

DE L'OMBRE A LA LUMIERE

Non loin de là, dans une rue adjacente, deux lèvres se quittent. La nuit a été propice à ce rapprochement de très nombreuses manières, tout d'abord grâce à l'atmosphère suave et brûlante, presque collante, qui découle des corps entrelacés sur les pistes de danse improvisées, bras dessus, bras dessous, éreintés par les secousses des hanches frivoles qui se rencontrent, tantôt baignées d'une lumière tamisée, tantôt éclairées d'une lumière crue, fortement révélatrice, mais aussi à cause de sa nature enjouée, résultat flagrant des feux d'artifices qui tonnent encore au-dessus des têtes. C'est une nuit à partager plutôt qu'à se réserver, une nuit où il ne fait pas bon être seul, une nuit où les peaux fiévreuses appellent au toucher, insatiables, délibérément exposées. Et ce qu'importe les dangers.

N-J reste plantée face au mur de carreaux blancs, parfaitement immobile, la bouche toujours entrouverte. Le vent frais lui rappelle qu'elle garde encore la trace d'une légère humidité sur les lèvres, à peine un souvenir, déjà vague et peu fiable, réduit à un manque de clarté sidérant.

C'était une erreur. Une vulgaire nécessité, de la famille des envies brutales, tranchantes sur l'instant puis fades en bouche, frustrantes lorsque éconduites et obsédantes une fois réalisées. Le besoin s'est affaïssé dans sa réalisation, dilapidé, dénué de sens, sans réussir à parvenir à ses fins, sans combler le vide, quel qu'il soit, ni même l'appétit, présent sous la surface, et désormais silencieux. La scène ne la quitte pas, au contraire, elle la dévore de l'intérieur, insubmersible, et se rejoue sans fin dans les méandres de sa conscience. Bien plus qu'un souvenir, c'est un poison, et N-J est gravement infectée.

Elle porte les doigts à sa bouche, étonnée de savoir qu'il y a quelques secondes à peine, son homologue s'y trouvait. Rien ne le laisse deviner ; sur ses joues, pas une seule trace de rouge, pas de gêne, pas de poids sur la poitrine ni de coups dans l'estomac, pas de surprise, pas d'envie ni de moiteur, aucun goût, aucune réminiscence des secondes passées, rien en dehors d'une grande porte béante ouverte sur une tonne de rien, matérialisé sous la forme d'une absence totale de réaction. N-J aurait aimé sentir quelque chose, un battement, un pincement, un simulacre d'émoi, n'importe quoi. Au lieu de cela, le résultat n'est pas très concluant. *Quelle idiote*, se dit-elle. Les larmes lui montent aux yeux sans pour autant la pousser aux sanglots. *Quelle idiote*.

Soudain, un mouvement à la périphérie de son champ de vision attire son attention. Devant elle, Chicots remue, les bras jetés le long du corps, le dos droit comme un piquet, et c'est comme si elle reprenait soudainement conscience de sa présence. Sa silhouette fine se détache du décor tandis qu'il sort de sa poche un petit paquet ; ce dernier capture aussitôt l'éclat des sources infinies de lumière qui clignotent tout autour, à la fois sur terre et dans les cieux, et son revêtement brillant étincelle de mille feux, tel un spectacle pyrotechnique reproduit à petite échelle. Le logo du contenant apparaît en toutes lettres, légèrement doré, sur sa membrane épaisse comme du cuir, couvert d'un arc-en-ciel stupéfiant. Puis, contre toute attente, il plonge une nouvelle fois la main dans des contrées hors de sa vue, au cœur des ténèbres de son pantalon noir, et en revient avec un second objet, quelque chose pour lequel il ne lui avait fait aucune promesse.

Les marchandises, classées catégorie poids plume, glissent d'une main à l'autre, en transfert ; la rue est complètement déserte, de sorte qu'aucune autre paire d'yeux n'est en mesure de capter son geste, lent et soigneusement calculé, effectué dans le plus grand des secrets, plus immense encore que celui qui entoure ce moment tout juste partagé.

Chicots n'ose plus la regarder dans les yeux, et la gêne, titanesque, s'inscrit sur toute la majeure partie de son visage, inséparable du reste, définitive. Il respire bruyamment. La honte s'est répartie sur sa peau à une vitesse incroyable, rouge et humide, aussi intense qu'une sueur brutale et à peine moins virulente qu'un feu de broussaille en pleine période de sécheresse. La colère ne l'a pas épargné, au contraire, c'est lui qui a cédé à ses avances, il l'a appelée pour ne pas avoir à se poser de questions, autant par facilité que par habitude, car les vieilles manies ont la dent dure et qu'il est plus simple d'opter pour la destruction que pour la reconstruction.

Un peu plus haut dans le ciel, une gerbe d'or crépite en amont d'une façade élaborée et donne à son teint vermeil un coloris inexact, un peu trop relevé pour être fidèle à l'original, comme passé au travers d'un filtre de couleur.

« C'est bon, dit-il. Tu as eu tout ce que tu voulais, non ? »

La cascade d'étincelles, interminable, couvre en partie sa voix, toutefois N-J en entend suffisamment assez pour qu'il lui prenne l'envie, acide et pourtant irrésistible, de lui infliger une bonne rincée de dégâts corporels, juste pour voir, pour sentir, et découvrir si ses mains pourraient se couvrir d'autre chose que de vide. L'accès de fureur, tout autant figure de contretemps que de faiblesse perfectible, est si soudain qu'il lui monte à la tête en l'espace de quelques secondes, puissante vague qui se brise contre les remparts de sa volonté. D'ores et déjà fendillée, cette dernière s'offre aux affres des nombreux remous dévastateurs et finit par céder pour de bon, hors d'usage, ouverte aux quatre vents ; l'annihilation s'impose, encore une fois. Alors que tout autour d'elle invite à la célébration, de la musique entraînante entrecoupée d'explosions fleuries aux rires qui s'épanouissent à chaque coin de rue, sortes de ritournelles aux accents de trop, ses membres, soumis à de lourds tourments, n'ont d'autre choix que de se contracter tandis que sa mâchoire se serre, et toute perspective de relaxation s'évapore définitivement lorsque son enveloppe corporelle craque à son tour ; invincible, la colère se répand en longues et épaisses traînées le long de son épiderme moite, divisée en deux itinéraires distincts, l'un suivant le tracé délicat de ses veines dont l'apparition joue sur la transparence, et l'autre les lignes brillantes et sinueuses laissées à même la peau par une sueur des plus tenaces.

Chicots, respectueux de sa réputation, lui parle comme si tout était de sa faute, comme si elle avait encore tout gâché, une énième fois, à croire qu'il tient le beau rôle, celui du dévoué, celui de la passion désintéressée, chaude et douce, longtemps couvée puis étouffée par les circonstances, bien souvent dramatiques, et non le statut du commanditaire, régit par le pouvoir de la décision et largement consumé au fil des pensées individuelles, parfois glaciales sur la forme bien qu'épicées sur le fond. Sa conduite trahit une certaine arrogance ainsi que l'idée pérenne d'avoir été le seul à ne pas avoir commis son lot d'erreurs, sous couvert d'un statut d'unique victime plutôt que de fautif, car Chicots aime se targuer de pouvoir montrer patte blanche même lorsqu'il traîne dans le cambouis. Le problème, c'est qu'ils sont deux dans cette histoire.

Elle le lui a demandé à demi-voix, un caprice de sa propre invention exprimé pour la première fois de sa vie, alors que ses yeux se perdaient dans l'immensité de la nuit. N-J voulait la seule chose que la ville des possibilités infinies n'était pas en mesure de lui offrir.

Cette dernière frémit tandis que les souvenirs affluent à nouveau, bien trop tôt et bien trop vifs pour être accueillis avec le recul nécessaire. *Qu'est-ce que j'ai fait ?* Le ridicule de la situation la frappe de plein fouet et met à mal son ego. En vérité, il n'est pas si différent d'elle. Bien loin de se trouver aux antipodes de sa propre personnalité, Chicots partage la même fatalité, le même doute, cette sorte de poison qui a le don de s'insinuer dans l'âme dès que la moindre porte s'ouvre, cette brutalité, éternelle insatisfaite, qui définit leurs actions

indécises sans jamais manquer à son rôle. Tous deux perdus, seuls, et rarement dans le vrai.

Il fait un pas en avant et la dépasse, vêtu de silence, à peine plus marquant qu'une ombre. Son déplacement rapide dissipe les dernières interrogations, et ces dernières se répandent comme une nuée de cendres dans l'obscurité des lieux. Enfin, la nuit l'avale sans autre forme de procès et il disparaît dans la plus grande des indifférences, au final exempt de tout regard assassin, et plus encore si jamais elle en avait eu le courage. Car au lieu de s'indigner, N-J reste là où elle est, immobile, saisie par le vent qui s'époumone tout à coup dans la ruelle, tout aussi consciente de la futilité d'essayer de le rattraper que de la gravité du moment. De nouvelles explosions vives viennent germer dans le ciel, pareilles à des éclats de verre chatoyants qui se réduisent en poussière avant d'entrer en contact avec le sol ; les résidus clairs qui en résultent se déposent sur sa peau, kaléidoscope de lumière, tandis que de d'autres formes claquent déjà dans les airs et éclairent à intervalles réguliers le quartier. Alors qu'elle lève la tête en l'air, l'intégralité de son corps se tait une fois de plus, de sa voix intérieure à ses poumons, soudain vides, et un nouveau silence s'offre à sa connaissance, fait de reddition mais aussi d'acceptation. Plusieurs secondes s'écoulent tandis qu'elle reste ainsi, les bras parallèles à ses jambes et le regard fixe, plusieurs secondes durant lesquelles le cœur de la ville continue de battre.

Elle le reverra malgré tout ; il finit toujours par se manifester à un moment ou à un autre car il connaît ses obligations. Ce ne sera pas pour tout de suite, bien entendu, mais il reviendra vers elle tôt ou tard, en soirée, de préférence, car les langues se délient plus facilement en cette période de la journée, et il lui fera son numéro habituel, avec ses grands yeux de merlan frit, en prétendant ne pas pouvoir abandonner quelqu'un avec qui il a vécu tant de choses, alors qu'il a bel et bien d'autres motivations en tête. Et ce jour-là, N-J sera parée. D'ici deux semaines, tout au plus, elle aura tourné la page. Bien sûr, les premiers jours seront les plus durs, elle se remémorera la scène en boucle dans son esprit, incapable de passer outre, à la fois honteuse et quelque peu frustrée, entre espèce venimeuse et saule pleureur. Mais très vite, tout cessera d'un coup. N-J s'occupera les mains. Alors, de l'eau aura coulé sous les ponts quand Chicots se rendra compte de la nécessité d'être dans ses petits papiers.

Jusqu'à la prochaine erreur, la prochaine quête de sensations, pour se sentir vivante sans toutefois y parvenir. Nouveau visage, mêmes déceptions. Un schéma répétitif, bien rôdé, et pourtant N-J ne peut s'empêcher d'y succomber, encore et encore, et ce même si son esprit lui réclame la paix qui lui est due.

Toujours bien serrées dans le creux de sa main, les offrandes durement obtenues se manifestent pour attirer son attention. Le frottement de la membrane, calée sous ses doigts tremblants, garde ses sens éveillés et empêche ainsi le vacarme des festivités de se les accaparer. Son regard s'attarde sur le logo, écrit en lettres cursives ; il s'agit d'une marque de cigarettes électroniques, un produit pour le moins rare par ici, et plus tout à fait légal, qui a disparu du marché l'année passée. Elle glisse le paquet en premier dans sa poche, puis s'intéresse à sa seconde acquisition durant une poignée de secondes avant de la ranger à son tour. De petite taille, l'objet en question passe inaperçu grâce à une apparence anodin et des courbes fines, véritable condensé de technologie que N-J se réjouit d'avoir enfin en sa possession. *Le prochain pas de travers peut attendre*, songe-t-elle en reprenant ses esprits. *Pour le moment, j'ai du pain sur la planche.*

Ni une ni deux, N-J s'enfonce dans le ventre de la ville. Son regard s'oriente en direction des immenses lumières qui lui indiquent la route à suivre, comme pavée d'étincelles attrayantes, balises à l'éclat cru et dont l'influence accroît avec le tombé de rideau journalier ; plus il fait nuit, plus les yeux se laissent guider par ce qui se fait de mieux

en matière d'orientation, à l'instar des panneaux publicitaires qui prennent possession des rues et deviennent de véritables points d'ancrage pour les âmes égarés. Tout là-haut, un spot couleur chair éclaire le renforcement d'un nombril démesuré. Juste à côté, l'effervescence est toujours à l'œuvre, fidèle à son poste, et la clameur qui se dégage du sommet des toits, toujours plus intense, en témoigne avec ardeur.

Ce monde est particulier : c'est un point sur lequel tout le monde s'accordera, même si certains, en l'occurrence ceux qui y vivent, auraient plutôt à l'esprit l'emploi d'adjectifs plus flatteurs, et en partie plus édulcorés. Opaque, bien léché, résolument en marge de son voisin et parfois un peu mordant tant il aspire à aller vite, cet univers fascine tout autant qu'il peut rebuter, selon les différents points de vue, et il s'agit de celui dans lequel elle a évolué, celui-là même qui lui a valu de devenir ce qu'elle est aujourd'hui, à la fois en bon et en mauvais. Néanmoins, alors qu'ils l'imaginent être unique en son genre et au-dessus du lot, ses pratiques ne font qu'exprimer des traits qu'ils partagent avec le commun des mortels et qui, au risque de contredire leurs grands airs satisfaits, n'ont rien d'exceptionnel en soi. Ces fêtes qu'ils veulent grandioses et mémorables, elles ont aussi cours en bas ; les gens y dansent, rient, concluent des marchés, boivent à outrance, s'y font remarquer... *Et ils s'y baisent aussi.*

Au détour d'une intersection plutôt sombre, N-J passe sous une grande arche illuminée de roses phosphorescentes et rejoint la rue principale, nettement plus éclairée, où un spectacle improvisé, et certainement alcoolisé, donne lieu à une réinterprétation haute en couleur d'un classique du genre théâtral, n'en déplaît aux puristes. Ces acteurs d'un soir étalent leur talent au travers de grands gestes exagérés, vêtus de tenues sobres pour quelques-uns et extravagantes pour d'autres, suivant les caractéristiques de chaque personne, avec des cols couronnés de plumes synthétiques qui ondulent doucement dans le sens du vent tandis que leur public babille et dispose à sa guise de verres au contenu d'un blanc laiteux.

Soucieuse de ne pas se mêler à l'agitation ambiante, elle contourne la scène imaginaire avec précaution et se presse pour quitter au plus vite la grande artère. La matière souple de ses vêtements se soulève très légèrement au rythme du vent, légère ; mélange de blanc, bistre, café au lait et cannelle, des couleurs claires mais gourmandes, avec des petits volants au niveau des manches, il y a une ouverture le long des poignets et une immense poche quadrillée sur le devant qui prend la forme d'un filet de pêche opaque. Le tissu se rejoint au niveau des jambes, large, et se resserre en-dessous des genoux. En bas, sa peau n'est pas pour autant laissée nue, car un tissu encore plus fin, gris, la recouvre jusqu'à la naissance de sa cheville.

N-J emprunte la passerelle entièrement vitrée qui enjambe les galeries à ciel ouvert, encore accessibles à cette heure-ci pour satisfaire la moindre fièvre acheteuse de dernière minute. L'espace commercial est parsemé de boutiques fraîchement repeintes, décorées avec des bricoles en tout genre, éventails, bougeoirs, sculptures, coussins en soie et fausses branches de pampre, et dont les extérieurs sont encadrés par des colonnes à chapiteaux. Trop pressée pour s'y intéresser, ses pas résonnent avec clarté, pareils à des échos figiolés, tandis qu'elle vient à bout du passage en une minute à peine. Besoin d'ailleurs. Envie de huit clos. Une volée de marches l'amène dans un secteur un brin plus intimiste, en grande partie résidentiel, et dont l'éclairage ni trop vif, ni trop tamisé fait couler différents tons ambrés sur la chaussée. Les arbustes, objets d'un soin constant, s'alignent devant les bâtiments près de quelques parterres de fleurs pratiquement toutes écloses en dehors d'une poignée de timides et tardifs bourgeons qui se font discrets face à un tel soucis de perfection.

Quelque part en ville, les artificiers enclenchent la phase ultime de leur art et un

bouquet final à couper le souffle entame le compte à rebours de sa fin. Trois, deux, un... Tout à coup, le ciel s'éclaire comme s'il faisait jour.

Insensible au charme du spectacle qui s'offre pourtant à sa vue, N-J continue tout droit sans lever la tête puis bifurque pour rejoindre l'allée qui mène à un immense immeuble dont l'entrée diffère de ce à quoi on pourrait s'attendre en présence d'une telle construction : plusieurs escaliers en dents-de-scie de couleur parme créent du relief sur la façade blanc cassé et donnent accès aux trois premiers étages, ainsi qu'aux portes des appartements que ces derniers desservent. A l'intérieur, dans le hall encadré de piliers et entouré de verre, complètement exposé aux yeux des passants, deux ascenseurs se chargent de donner accès aux niveaux supérieurs. Des rosiers s'épanouissent devant l'ouverture, pâles, pour la plupart, et encore humides suite à leur arrosage nocturne, sous les lettres violettes qui indiquent le nom de la résidence, telle une broderie de lumière savamment exécutée.

N-J débute l'ascension des marches, tout à coup beaucoup plus sereine, et pour cause : anesthésié par l'avancée de l'heure, son corps ne réclame plus que la douce embrassade d'un lit. Toutefois, le travail n'attend pas. Elle s'arrête au dernier palier, la main encore posée à plat sur la rambarde, le vernis appliqué sur ses ongles baigné d'un éclat clair. Devant elle, le chiffre 35 a été apposé sous la forme d'un ornement argenté sur la porte couronnée d'un hublot. Inutile d'essayer de regarder au travers : son usage se voit limité par un pan de rideau sombre. La porte s'ouvre d'elle-même dès qu'elle capte le signal de la puce logée sous la peau de son bras, et N-J pénètre à l'intérieur tout en ôtant ses chaussures du même geste ; la paire atterrit dans un coin de l'entrée, puis la porte se referme et plonge l'endroit dans l'obscurité la plus totale.

« Bon retour chez vous, Engie. »

La pièce s'illumine instantanément. Il s'agit d'un salon aux murs couleur crème, grand mais pas vaste pour autant, aménagé selon les tendances du moment, c'est-à-dire dans des tons clairs et sans fioriture ; juste devant elle, un fauteuil d'angle gris clair à l'ossature d'aluminium est accolé à une table blanche, couronnée par un vase rempli de fleurs très légèrement gâtées.

« Compte-tenu de l'évolution climatique, j'ai jugé bon de descendre la température de cinq degrés pendant votre absence. Êtes-vous satisfaite de ce changement ? »

N-J se sépare sans la moindre peine de ses vêtements qu'elle lance avec nonchalance sur la méridienne, ondulée comme une vague, près d'une étagère modulable laquée blanc dont les compartiments croulent sous le poids du vide, bien qu'une poignée de bibelots dérisoires soient disposés ici et là pour tromper tout œil étranger. Une très légère sensation de fraîcheur l'enveloppe aussitôt et se confronte à la chaleur ambiante de l'extérieur, fine pellicule encore fumante sur sa peau, d'où la chair de poule qui se répand le long de ses membres comme une traînée de poudre.

« Je le suis. »

L'intelligence artificielle a su, avec le temps, s'adapter et prendre des initiatives plus proches des attentes de son utilisatrice, peu friande des températures élevées de la vie telle qu'elle est vécue à l'extérieur. C'est cette présence virtuelle, réglée comme une horloge, qui gère une partie des détails de son existence, de la liste des courses au degré de luminosité des luminaires, en passant par l'heure à laquelle elle ferait bien de se coucher pour jouir d'une nuit complète de sommeil. Cette dernière fonction, cela dit, n'est pas la plus populaire dans le voisinage ; il suffit de regarder par la fenêtre afin de s'en apercevoir. Toutes les habitations sans exception sont équipées de cette voix intérieure, et il est absolument interdit de la désactiver pour des raisons de sécurité. Si jamais quelqu'un s'y risquait, un message automatique serait directement envoyé au Poste, bien que cela ne soit encore jamais arrivé

jusqu'à présent.

Toutefois, N-J sait qu'elle pourrait très bien trouver un moyen de contrer cet effet secondaire. Elle n'aurait qu'à ouvrir la bouche devant la bonne personne pour échapper au radar du Réseau en fournissant de fausses données. Plus simple encore ; il lui suffirait d'un geste ou peut-être à peine la moitié d'un regard pour conclure le marché visant à l'en libérer et, cerise sur le gâteau, l'entreprise serait un jeu d'enfant. N-J sait à qui s'adresser, bien que celui-ci soit actuellement enclin à la bouder, elle connaît les tarifs en vigueur et les lieux de rendez-vous sur le bout des doigts. Ce ne serait pas son premier essai, comme l'issue de cette nuit le prouve. Et pourtant, l'envie lui manque.

L'intelligence artificielle... Elle n'a pas de corps, pas de substance, pas de volonté propre ni de prise physique sur ce monde, toutefois elle influe sur le cours de sa vie à sa manière, mécanique, codifiée, et occupe l'espace de sa constante vigilance, quasi malade, à grand renfort d'initiatives et de prises de parole informatives, et parfois, en toute sincérité, N-J se surprend à s'imaginer en compagnie d'une amie.

Un frisson lui parcourt l'échine, long et glacé, comme un morceau de banquise à la dérive le long de sa colonne vertébrale. Il sème derrière lui une multitude d'imitateurs, secousses saccadées et percutantes articulées en pyramide, de la plus grande à la plus petite, tout autant désagréables les uns que les autres, et son corps se contracte contre son gré sous l'effet de cette stimulation impromptue.

Il me faut soit une douche, soit un repas, songe N-J en passant les mains sur sa peau nue et encore frémissante. *Ou peut-être les deux à la fois*. Ce n'est pourtant pas une question de faim, car cette dernière, aux abonnés absents, est loin de la tenailler, ni même le besoin viscéral de se purger de la journée ; il s'agit plutôt de combler le vide incommensurable qui réside en elle et qui a déjà saisi trop d'occasions de se manifester. Consolider une structure branlante depuis l'orée de son origine se révèle être une bien maigre tentative infructueuse, puisque toutes les carences au même titre que les lacunes menacent continuellement l'intégrité des fondations. Le contact de l'eau se fera caresse, éternel lot de consolation, et la nourriture, médiatrice dans un conflit intérieur ardent. C'est finalement cette idée qui fait pencher la balance en faveur d'un de ces plaisirs coupables dont elle seule a le secret, et N-J s'empresse ainsi de donner vie à sa définition décalée de la détente idéale, toutefois pas de la manière escomptée.

L'appartement ne dispose pas de cuisine ; mitonner quoi que ce soit est inconcevable pour beaucoup, en partie car cette pratique s'est peu à peu effacée des traditions urbaines avec le temps, au profit de la tendance des sous-traitants instaurée par le Système. Il suffit aujourd'hui de se faire livrer en mettant à profit les fonctionnalités de l'intelligence artificielle ou bien de manger directement à l'extérieur à la sortie du travail, en salle ou en terrasse, quand on ne préfère pas bien sûr les amuse-bouches distribués aux soirées. L'art de la cuisine est laissé à ceux qui savent encore autant discerner qu'associer les saveurs des denrées synthétiques, et l'espace économisé sert ainsi à élargir salle de bain et chambre à coucher, volumineuses sans pour autant tomber dans l'ostentation, même si l'une de ces deux pièces tend à être moins occupée que l'autre, car la vie nocturne passe avant tout.

La nourriture solide a beau manquer à l'appel, N-J a un plan de secours sous le bras, comme toujours.

Ni une ni deux, elle se glisse sous la douche. La détection de son arrivée, suite de mouvements hâtifs, entraîne l'écoulement de l'eau qui se retrouve projetée sous forme de jets froids contre l'arrière de son corps. Pâle et trempée, elle disparaît bientôt sous une fine mousse senteur florale qui gagne en surface au fur et à mesure que ses mains se répartissent sur sa peau. N-J porte alors à sa bouche une capsule de gelée rose dont le contenu se répand

sur l'intégralité de sa langue, une fois l'enveloppe extérieure dissoute par la salive. Ses papilles se retrouvent instantanément exposées à un goût sucré très prononcé, véritable source de glucose, entre autres, qui entame une lente descente dans sa gorge pour prolonger le régal. La saveur caractéristique ne la quitte pas après avoir avalé, au contraire, elle persiste à venir fleurir sa bouche durant une bonne dizaine de minutes, en plus de lui donner la sensation d'un estomac repu au-delà du raisonnable et à présent prêt à craquer.

Les jets d'eau s'amenuisent avec le temps et prennent la forme de minces filets au bord de l'extinction, si ténus qu'ils peinent à parsemer de striures transparentes les courbes de sa silhouette. Sa respiration, en revanche, ne cesse de gagner en intensité, attisée par le contact, intime, qui résulte de l'effleurement croissant à la naissance de la pulpe de ses doigts. Leurs allées et venues répétitives, appuyées, relèvent plus d'une nécessité brûlante que d'une habitude monotone, si impérieuse et totale que son corps se plie au rituel avec une passion débordante, quasi dévorante.

Le cri de l'âme, songe N-J, un terme qui correspond parfaitement à l'action : rugir pour panser des blessures à la pelle, se submerger pour aller de l'avant, par à-coups, par étapes, jusqu'au débordement, alors que les dernières gouttes d'eau s'évacuent par la bonde entre ses pieds, tremblants, et que ses cuisses, serrées autour de ses doigts, menacent de céder d'un instant à l'autre. Ensuite, c'est l'affaire de trois minutes à peine, au bout desquelles un gémissement monte et gronde dans sa gorge, doucement mais sûrement, lent et appliqué, presque suppliant, avant de s'échapper par sa bouche quand l'apogée fatidique la terrasse, pile au moment où l'eau qui imbibait ses cheveux ruisselle jusqu'à ses lèvres entrouvertes pour rencontrer sa langue.

« Engie, mes capteurs vocaux m'informent que vous pourriez avoir ressenti de la douleur. Dois-je appeler les secours ? »

N-J pose une main à plat contre la paroi de la douche et reprend son souffle.

« Engie, dois-je appeler les secours ? Répète l'intelligence artificielle.

— Non, tout va bien. »

Ses doigts s'étaient maladroitement sur son visage pour chasser quelques gouttes récalcitrantes, derniers vestiges de sa toilette consolatrice, perchées sur le haut de ses sourcils. Encore fébrile et légèrement humide, N-J se place devant un interstice creusé dans le mur, non loin de la vasque sèche et de l'étagère où sont disposés en nombre divers produits de beauté, du fond de teint au masque hydratant. Une forte rafale d'air chaud s'en retrouve alors expulsée suite à son activation et vient la sécher en un temps record, bien plus efficace qu'une simple serviette ; il ne lui reste plus qu'à tourner sur elle-même, et le tour est joué.

« En effet, reprend la voix. L'inspection des signes vitaux que je viens d'effectuer ne montre aucune anomalie. Mon historique révèle cependant que ce n'est pas la première fois qu'un tel incident arrive. Peut-être devriez-vous penser à consulter un médecin si cela venait à se reproduire. Saviez-vous que les cas de...

— J'ai dit que tout allait bien, coupe court N-J. »

Elle soupire, comme au bout du rouleau, et pourtant plus ou moins amusée par la situation. Une idée, brève mais tordue, s'immisce dans son esprit et lui arrache au passage un sourire, détail qui invite le reflet dans le miroir à capturer son attention. Ce dernier lui permet de remettre en place ses cheveux, durant une mise au point de quelques secondes à peine. Enfiler des vêtements propres s'impose ensuite comme le prochain impératif sur sa liste, et N-J quitte la pièce pour rejoindre la chambre attenante. Elle compose une tenue à la va-vite en piochant au hasard parmi les tiroirs encastrés dans le mur, l'enfile d'une traite puis s'écarte du lit double, flanqué de la dernière révolution en matière de matelas à mémoire de

forme, afin de se rapprocher de la fenêtre du fond, placée au-dessus d'une console dénuée de toute décoration autre qu'un ordinateur portable. Ses doigts écartent le rideau, tissu clair froissé sous son index et le majeur. D'ici, elle peut voir le funiculaire qui amorce d'ailleurs à l'instant son voyage en direction de l'autre côté du mur. Les lumières de la ville, un tantinet moins intenses depuis la fin du spectacle pyrotechnique, baignent son contour de verre de langues de feu. A l'intérieur de l'habitacle, des silhouettes impossibles à discerner retournent à leurs vies respectives, certains prêts, d'autres non, à se couvrir de clameur et de chaleur humaine, coincés dans la routine moite et infernale des bas-quartiers. Un peu plus loin, quelques noctambules figurent parmi les premiers à regagner leurs demeures, épuisés par les festivités qui ont entamé sans parcimonie la trame douce et svelte nuit, tandis que des groupes restés sur leur faim fanfaronnent en se hâtant pour rejoindre les prolongations de soirée.

Ils n'ont aucune idée de ce qui se trame véritablement dans leur dos, ni même de la nature véritable de leurs existences, ou bien de celle qui leur survivra. Tout leur échappe, et en un sens, ils ne sont pas différents des autres ; se contenter de ce qu'il y a en surface est aisé, et ne pas trop poser de questions non plus. Sa poitrine se comprime rien qu'à l'idée de cette réalité déformée à laquelle elle-même est exposée. Chacun accepte sa condition sans supposer qu'il puisse y avoir un but plus important, en bien ou en mal.

N-J allume l'ordinateur posé sur la console et, tandis qu'il se met en marche, file dans le salon récupérer la clé USB si durement obtenue afin de l'insérer dans le port réservé à cet usage.

La partie peut enfin commencer.

RETOUR A LA CASE DEPART

L'aube rase les murs, soucieuse de conserver un semblant d'anonymat, alors que ses interminables bras de lumière chaude, tantôt coulées de lave, tantôt écorces et pelures d'agrumes, morcellent peu à peu le rideau sombre de la nuit pour annoncer sa venue prochaine. Les gratte-ciels renaissent de leurs cendres après la joyeuse agitation dans laquelle ils ont été plongés, agrémentés des nuances claires portées par le lever de soleil, et les dernières traces des sempiternelles festivités de la veille s'éparpillent au fur et à mesure qu'un vent frais et neuf balaie les rues parallèles de son souffle vivifiant. La ville supérieure ne dort pourtant qu'à moitié, car tandis qu'une partie des esprits se repose dans les appartements surélevés, étendus dans l'obscurité la plus totale, d'autres se plaisent à prolonger l'amusement jusqu'au petit matin, juste histoire de profiter d'un dernier verre, d'une dernière danse, jusqu'à ce que la piste finale, son à présent étouffé qui peine à sortir des enceintes au volume amoindri, ne lâche son ultime note et signe le retour à la case départ des travailleurs de la nuit.

La délivrance n'intervient qu'une fois le travail accompli : avec le passage du temps, l'armure met les membres à dure épreuve et semble en fin de compte peser bien plus que son poids initial, et les épaules raides ne demandent plus qu'à s'affaisser, lasses. L'utilisation d'une technologie aussi avancée a beau épargner à ses porteurs l'embaras, et c'est un euphémisme, de sa charge réelle, l'effort qui incombe ceux qui l'endossent n'en est pas pour autant minime, et encore moins une partie de plaisir. Ainsi, garder cette carapace de métal sur le dos pour quelques instants supplémentaires se révèle vite être une tâche fastidieuse, et c'est pourquoi Ammu, rompue, rejoint à présent le vestiaire depuis l'extérieur du bâtiment dans le seul et unique but de se changer ; puisque la façade est nettoyée, plus rien ne la retient ici.

Quelques mèches de cheveux collent à sa nuque, luisante de sueur, et suivent le mouvement de son corps lorsqu'elle s'étire et se dénoue le dos. Un léger soupir s'échappe d'entre ses lèvres et se perd dans la petitesse de l'espace clos, tel un écho muselé. Ses membres tirillés par la douleur ont souffert de la tension qui leur a été infligée tout au long de la nuit, comme éreintés après une interminable séance de sport, mais par chance, l'habitude prend le dessus et les empêche de la trahir, puisque la routine endort le supplice tout autant qu'elle le banalise. Ammu s'est forgé au fil des années un mental impressionnant, de quoi donner de la force à ses jambes plusieurs jours de suite, même quand le ciel paraît lui tomber sur la tête.

Une simple pression du doigt suffit pour lui rendre temporairement sa liberté ; stimulée par ce léger contact, l'armure articulée se rétracte tout aussi vite qu'elle s'est précédemment déployée, à la manière d'une fleur qui se flétrit. La métamorphose s'effectue en une poignée de secondes à peine, presque un peu trop rapidement pour que l'oeil puisse saisir tout cet ensemble de mouvements, au cours d'instant fugaces durant lesquels les diverses branches et plaques de métal se replient à l'infini sur elles-mêmes jusqu'à reformer la forme originelle de la capsule. Cette dernière repose à présent entre ses doigts, minuscule, et c'est tout un corps bouillant qui se retrouve alors exposé à l'air froid soufflé sur sa peau fiévreuse, tout un réseau de veines qui saturent sous la cadence rythmée des battements de cœur rapprochés, et ce dernier claque si fort qu'il paraît défaillir. *C'est l'heure.* Ni une ni deux, Ammu glisse l'objet dans son casier, récupère ses affaires puis verrouille le tout avant de passer une main à la naissance de sa gorge, là où la sueur prend racine et donne du fil à retordre à son

épiderme d'ores et déjà complètement trempé et saturé.

Au moment de partir, Ammu s'attarde à l'extérieur, figée devant la porte réservée au personnel. Le scan rétinien, en plus de réguler l'accès au site, enregistre minutieusement les heures d'entrée et de sortie de chaque employé, de sorte qu'en pénétrant une seconde fois dans le bâtiment afin de se changer, Ammu a permis à la machine de calculer son nombre d'heures et par conséquent, le montant exact de sa paie journalière. Le système, relié à l'armure par un signal sans fil, détecte également les hausses et les baisses d'activité physique de son porteur tout en transmettant sur le Réseau les coordonnées de géolocalisation à Sauberkeit Inc., la société de services qui l'emploie, afin de contrecarrer toute tentative de fraude. Ceux qui se remplissent les poches à longueur de journée trouvent cette fonctionnalité ingénieuse, tandis que ceux qui triment dans l'ombre ne peuvent que s'indigner en silence d'être ainsi épiés. *Du moment que la paie tombe...* Ammu insère une carte dans la fente réservée à cet usage, invisible à l'œil nu, et la machine la crédite à la virgule près, sans commettre une seule erreur. De quoi manger ce soir, mais par-dessus tout, de quoi rester en vie un jour de plus. Beaucoup n'ont pas ce luxe, et Ammu considère que c'est déjà bien au-dessus de ce que mériterait sa propre condition. C'est d'ailleurs sûrement ce qu'ils pensent, eux aussi.

L'étape suivante s'impose d'elle-même : rejoindre le funiculaire afin de ne pas louper l'une des dernières navettes, puisque le manège incessant des montées et des descentes prend fin au lever du jour, lorsque le besoin de main d'œuvre commence à se tarir ; à ce moment précis du matin, les vitres et vitrines sont impeccables, tout comme les lieux de travail ou de réception qui affichent une propreté irréprochable, à l'image du linge venu remplir comme par magie les casiers de la blanchisserie, et qui n'attend plus que d'être récupéré. Plus de confettis, plus de détrit, car tout a été acheminé loin des foyers dans des centres de recyclage, et fin des problèmes techniques également, puisque ces derniers ont été résolus grâce aux réparations et autres opérations de maintenance. Par conséquent, maintenant que l'utilité des travailleurs de la nuit arrive à son terme, l'appel à l'entretien est étouffé par une autre envie, plus déterminante, celle de la discrétion, qui pousse la ville supérieure à s'isoler une bonne fois pour toutes du corps manuel, du moins jusqu'au retour de la nuit, voile idéal pour couvrir les pas des indésirables.

Sur place, beaucoup plus de monde est amassé sur le quai qu'à l'aller, une multitude de silhouettes au teint pâle, réceptacles de la vie nocturne, et pourtant légèrement coiffés de la lueur ambrée caractéristique du lever du jour. Les différentes carnations se retrouvent ainsi parées de nuances dorées et le galbe des corps, tout comme le pourtour des lèvres, ou la ligne angulaire des mâchoires, sont dessinés grâce à un effet de clair-obscur, tel un tracé céleste qui sublime les enveloppes charnelles. Ceux qui ont déjà passé la sécurité sont assurés d'avoir les meilleures places, un bien maigre réconfort, tandis que le restant des passagers, y compris Ammu, attend son tour en file indienne. Suite au relevé d'identité, chaque personne est examinée avec le plus grand soin par mesure de précaution, au cas où quelques mains baladeuses auraient eu l'idée d'emporter un souvenir de la ville supérieure, parfum, bijou, ou autre marchandise de grande valeur dans l'espoir de le troquer une fois de l'autre côté. Ammu, qui ne fait pas exception à la règle, se plie à l'exercice sans la moindre once de plaisir, les sourcils froncés, destabilisée, lorsqu'une paire de mains la pousse en direction du scanner corporel.

Ammu embarque finalement à l'heure prévue, acculée dans un coin du funiculaire, tout près de la vitre contre laquelle sa joue s'écrase mollement. Les places assises ont été prises d'assaut dès l'ouverture des portes, mais il serait inconsidéré de blâmer qui que ce soit pour cette course contre la montre : à la sortie du travail, seules les notions de repos et de faim

sont capables de solliciter les muscles pour un dernier effort avant le sommeil salvateur. Chacun essaie de se soulager comme il le peut, à sa manière, ce qui pousse des rangées de jambes entières à s'approprier le moindre carré d'espace libre, aussi rare que de l'or fin, alors que le funiculaire prend de la hauteur. Dehors, le lever de soleil a gagné en intensité et la lumière qu'il répand dans les rues ne cesse de s'épaissir, vouée à une expansion maximale d'ici les prochaines minutes.

Le retour s'effectue sans encombre et dans la monotonie la plus totale jusqu'au moment où les bas-quartiers se révèlent à leur vue, dévoilés par l'habituel déroulé de rideau qui constitue sans l'ombre d'un doute l'unique spectacle de ce trajet en sens inverse. Ammu déglutit péniblement alors qu'un intense sentiment de dégoût vient lui emplir la bouche et son palais lui paraît alors surchargé, comme si, en cet instant présent, elle était plus que repue et non affamée, l'estomac creusé par l'effort, pleine à craquer plutôt qu'en manque. Les couleurs ont quitté son visage au fur et à mesure que les nausées lui retournent l'estomac, aussi brutales que soudaines, et elle cache sa bouche allourdie par le goût saisissant de la bile en plaçant une main devant ; les lèvres posées tout contre ses phallanges, Ammu ne peut ignorer cette vue qui lui fait face. La fumée, condescendante, camoufle la ville pour se mettre en avant, sans honte ni remords, elle accable les âmes de sa présence perpétuelle, frappante, telle une amie de longue date, de celles dont on ne se défait jamais. Elle ne lui avait pas manqué. *Clairement pas.*

Le nombre de passants n'a pas diminué depuis son départ, au contraire, il semble même y en avoir plus dans les quartiers, car il est bon de noter que l'effervescence des allers et des retours ne s'interrompt jamais, comme les différents horaires s'entrecroisent et s'entremêlent sans fin, véritable succession de quarts de travail au cours desquels le départ d'un employé est constamment compensé par la venue d'un autre, voire de plusieurs aux heures de pointe. Dans les usines souterraines, le manège n'est pas si différent, et les ouvriers se relaient nuit et jour pour ne pas rompre le rythme soutenu des machines, de sorte qu'il existe une vie indéfectible sous les pieds des passants, prompt à s'emballer, identifiable entre mille par le vombrissement sourd qui émane des profondeurs.

Ammu sort du funiculaire dès qu'il se trouve à l'arrêt, propulsée en dehors de son habitacle par les dizaines d'autres passagers qui se pressent tout contre elle, visiblement pressés de vaguer aux occupations typiques des bas-quartiers, composées de siestes, boissons et musiques bruyantes, entre autres. Toutefois, Ammu a des projets bien distincts. Avant de rentrer se coucher, elle compte faire un petit crochet par une rue très animée, autant connue pour sa richesse culinaire que pour les prix abordables qui sont proposés dans de minuscules échoppes ouvertes sans interruption. Il suffit de connaître les bonnes adresses et d'oser se laisser tenter par des plats à emporter, multiculturels et gouteux, car il n'y a qu'à passer commande par l'intermédiaire d'une fenêtre entrouverte pour se faire servir en une minute à peine. Le trésor des papilles, sucré ou salé, mais toujours plus ou moins gras, arrive dans un sachet en papier qui retient la chaleur ; certains dévorent directement son contenu dans les rues, là où toutes les odeurs se confondent, des épices qui piquent le nez aux senteurs plus artificielles, parfois même chimiques, qui invitent à la dégustation grâce à leur caractère tentateur, mais aussi celle du pain chaud, fraîchement sorti du four, mêlée à une farandole de douceurs aux milles ingrédients. L'endroit est à la hauteur des délices qu'il promet, toutefois dans un tout autre extrême : saugrenu, fortement coloré, constitué de bâtisses agglutinées les unes sur les autres, à l'aspect futuriste, comme un dédale de pièces assemblées et aux mécanismes apparents, il est encombré de messages déployés sous forme de panneaux édulcorés, non loin des vasistas opaques qui parcourent les étages, car les devantures redoublent d'ingéniosité pour attirer les clients.

Tous les sens sont mis à contribution : sur les toits, des maquettes en carton s'animent grâce aux rouges fixés dans leurs dos et dépeignent ainsi des bouches qui portent à leurs lèvres des plats délicieux, tandis que de la fumée s'échappe des orifices bucaux afin de recréer la vapeur d'un plat bien chaud, et, partout ailleurs, la musique joue, les jingles sonores se déversent dans les oreilles des visages embrumés qui s'aigaient pour la première fois de la journée devant les mets qu'ils ingèrent, ragaillardis par ce débordement d'activité qui ne se suspend jamais.

Les quelques tables pliantes qui s'accaparent l'espace restreint de la très longue rue accueillent quant à elles plusieurs gourmets amateurs, qui avant de passer à l'étape de la délectation restent plongés dans la contemplation gourmande de beignets salés, enrobés d'une épaisse couche de sauce au poivre.

Ammu a beau avoir ses petites habitudes, ses yeux n'en perdent pas pour autant une miette. Certes, son salaire ne lui permettra pas de faire des folies, et encore moins de se caler durablement, mais il y a tout de même une grande offre de menus qu'elle aimerait tenter. Ces derniers se déclinent sous de multiples formes afin d'attirer le plus grand nombre de clients, offrant ainsi boisson, entrée ou dessert avec le plat chaud, et se permettent même quelques extravagances, à l'image des établissements qui disposent d'un sous-sol transformé en scène pseudo-clandestine, et qui proposent des tickets spéciaux lorsque des groupes méconnus de métal'n'trash s'y produisent. *Mais ce n'est pas à l'ordre du jour*, songe Ammu. Un long frisson lui parcourt le dos lorsque quelques regards semblent se poser sur elle et prolonger l'étreinte jusqu'au pâté de maisons suivant. Elle se promène au gré des odeurs et se laisse guider par son nez, allié de poids dans la quête qui l'amène en ces lieux.

Un restaurant éthiopien vient d'ouvrir ses portes à deux pas de là, juste à côté d'une échoppe chinoise, et les affiches promotionnelles mettent en avant la spécialité de l'enseigne, c'est-à-dire une grande assiette d'injera, sorte de crêpe accompagnée de ragoûts de viande ou de légumes, le tout magistralement assaisonné grâce à un savant mélange d'épices. De part et d'autre, la nourriture proposée invite à l'évasion, brève, le temps d'un repas, pour se vider l'esprit, pour voyager, découvrir et surtout oublier, effacer les discordes des dernières heures et repartir de zéro, un tant soit peu plus rassasié qu'à l'arrivé ; c'est toujours ça de gagné.

Abattue par la chaleur qui l'avait quittée dès son immersion dans la ville supérieure, Ammu peine à rester impassible face à la cohorte d'individus rassemblés dans la rue, aussi occupés à faire la queue devant les établissements les plus populaires qu'à piétiner la voie sans états d'âme. Ici, on la regarde et on lui prête attention, pire encore, on ose interagir avec elle ; ces jeux de regard la mettent mal à l'aise, tout comme la façon dont on la touche, lorsque certaines mains prennent des libertés et entrent en collision avec une quelconque partie de son corps. En proie à un feu cuisant, son enveloppe corporelle prend alors des angles insoupçonnés afin de s'épargner des brûlures supplémentaires, sortes d'empreintes indélébiles qui la marquent au fer rouge. Ainsi, pour soulager son esprit et l'aider à faire abstraction du reste, des regards, des bruits et autres tumultes de la foule, la nourriture qui s'offre à sa vue s'attèle à faire peser la balance en la faveur d'un des prétendants au titre d'heureux élu.

Des pão de queijo, petits pains au fromage, s'alignent en rangées serrées près d'un étal d'accras et de beignets, de crabe ou de crevettes, lui-même voisin de falafels victimes de leur succès. Ammu jette toutefois son dévolu sur des denrées plus proches de ses goûts : elle opte pour un plat typique, un qui ne la décevra pas, elle en est certaine, car Ammu connaît très bien les méandres de son palais. Emballés dans un morceau de papier, des naans au fromage enveloppent une saucisse de porc fermentée, mieux connue sous le nom de sai krok isan,

réalisée avec le plus grand des soins, avec pour accompagnement une barquette de choux blancs et de tranches de gingembre. Côté boisson, Ammu paie un supplément pour déguster du cha yen, un thé glacé sucré au goût de citron vert, et donc parfaitement adapté à la lutte contre les hautes températures des bas-quartiers.

Ammu se hâte alors de rejoindre la bouche de métro la plus proche sans prêter attention aux protestations virulentes de son corps. Le front couvert de sueur, les aisselles humides, elle se rue sous la surface, non pas à contre-cœur comme à l'aller, mais avec l'envie dévorante de rentrer chez elle au plus pour s'y enfermer à double tours et souffler jusqu'à l'heure de la prochaine reprise de travail, enfin seule, tandis que le monde enclenche une nouvelle journée à laquelle elle ne compte toujours pas prendre part. Elle esquive les corps dans une danse à couteaux tirés et ses gestes, moins précis qu'à l'ordinaire, lui valent de rencontrer au hasard d'une valse mal accordée quelques parties de corps étrangers, longs rubans de peau dénuée, bras et mollets, mais aussi poignets et coudes dans une mêlée impitoyable jusqu'au quai le plus proche, là où se croisent couche-tard et lève-tôt, coincés dans une ronde de courants d'air interminables et nauséabonds.

La lutte se prolonge dans l'attente, et les secondes s'accumulent au rythme des respirations ardentes qui n'en finissent pas. Sa peau s'enflamme une fois de plus, une fois de trop ; la combustion est instantanée, les langues de feu viennent lécher ses avant-bras et sa peau part en lambeaux au fur et à mesure que l'incendie dévore son épiderme. Sous l'effet de la brûlure, sa peau rougit. Ammu tend le cou en arrière et ferme légèrement les paupières, de sorte que son champ de vision réduit considérablement et lui épargne la vue des centaines d'autres passagers, tout autant de guetteurs qui pourraient lui avoir filé le train.

Quand la rame arrive enfin, Ammu s'engouffre à l'intérieur sans même se préoccuper de son entourage, ni des corps qui s'entrechoquent comme de vulgaires marionnettes dans l'infime et vain espoir d'obtenir une place assise. Elle tente le tout pour le tout, rompue, et parvient à décrocher une place assise au péril de sa vie. Après une courte sieste, Ammu quitte la ligne 1 et débouche sur le quartier où elle réside. La clarté du jour s'est infiltrée jusqu'ici, et s'il est vrai qu'un tel changement n'est pas très propice au sommeil, ce n'est pas pour autant qu'elle ne va pas se jeter sur son lit à la première occasion.

Tout près des barres de containers, les laveries automatiques, dont les portes constamment grandes ouvertes cherchent à faire entrer une fraîcheur inexistante, donnent un aperçu du vacarme que peuvent entraîner les vieux tambours qui turbinent sans relâche et à toute heure. À l'intérieur, les corbeilles de linge sale pleines à craquer s'empilent en attendant qu'une machine se libère, et les bancs ajourés sont parsemés de dos courbés à la peau labourée, crevassée, fatiguée.

« Je t'attendais. »

Ammu, entraînée vers l'avant par sa démarche rapide, bute et marque une pause, prise au dépourvu, alors que la silhouette de Caro se démarque des bâtiments environnants. Cette dernière porte encore sa tenue de travail, un énorme costume de poulet qui ne la met pas en valeur, fade, rond et à la crête dégonflée, car elle n'a pas encore terminé sa journée. La franchise de restauration rapide qui l'emploie fait parler d'elle grâce à ses diverses mascottes éparpillées partout en ville, ridiculement grandes et usées, afin d'enjoindre les passants à venir se remplir la panse de ses diverses spécialités : poulet braisé, poulet rôti, poulet au curry... Sa large gamme de sauces salées et sucrées a quant à elle achevé d'asseoir sa supériorité.

Caro sourit faiblement puis dégage une cigarette électronique qu'elle porte à ses lèvres, et Ammu en déduit qu'il s'agit de sa pause de cinq minutes quotidienne.

« La nuit a été bonne ? Demande Caro.

— Si on veut. »

Le plat à emporter dont Ammu a fait l'acquisition se retrouve levé à hauteur d'yeux.

« Si ça suffit à ton bonheur je pourrais très bien te passer les réductions que j'ai sur les menus, mais la dernière fois que j'ai mangé un de leurs poulets, j'ai été malade pendant deux jours. Viande synthétique de mes deux. Hygiène de mes trois. Par les temps qui courent, mieux vaut être végétarien. »

Caro recrache la fumée goût cerise qui s'est emmagasinée dans sa bouche. Le tracé de sa mâchoire anguleuse est souligné par une couronne inversée de barbe naissante, légèrement nonchalante par la façon dont elle croît, irrégulière. Ses joues rebondies prennent la forme de deux gros ballons rouges couverts de rosée, minuscules perles de sueur étalées à la façon d'une constellation dont les extrémités glissent jusqu'à l'orée de sa gorge, là où une pomme d'Adam proéminente s'expose à la lumière écarlate des néons environnants.

« Tu as quelque chose de prévu ?

— Non.

— Et pourquoi donc ? Tu pourrais sortir, ça te changerait. Tu as du temps à tuer.

— Je ne crois pas.

— Tu t'enfermes dans ta routine, c'est pas bon. »

Caro se penche en avant et le haut de son costume s'affaisse considérablement, comme soudainement affecté par la gravité, et la crête tombe pile entre ses yeux, aussi dégonflée qu'un jouet pour chien percé. Ammu frissonne alors que ses lèvres pimpantes se rapprochent de son visage, rouges et luisantes comme des phares en pleine nuit. Un filtre de clarté baigne sa peau, suivi de la lettre « E » qui se dessine grossièrement sur son menton, puis d'un « W », juste à côté, initiales d'une plate-forme de vidéo à la demande, lettres de feu projetées à des mètres à la ronde par une boule à facettes numérique.

La lumière se décale et forme un masque sur ses yeux.

« Je te rappelle qu'il y a une vie en dehors des beaux quartiers.

— Je sais.

— Ce n'est pourtant pas l'impression que tu donnes. Je te l'accorde : ici c'est un peu crade et les gens ne sont pas polis, mais au moins ils ne regardent personne de haut. Ils ne sentent pas bon, tu dis ? Ma grande, tu es gentille... Tout le monde est dans la même merde. On partage la misère et ça représente bien plus que ce que eux sont capables de faire. On se l'échange dans les bars, les salles obscures, les arcades et les discothèques... jusque dans les rues, à la vue et *au nez* de tout le monde, c'est le cas de le dire. Alors au lieu de dormir, tu pourrais profiter de la vraie vie, celle qui mérite d'être vécue et qui nous sépare des larves qu'ils aimeraient qu'on devienne.

— Tu m'as déjà dit ça.

— Mieux vaut deux fois qu'une. »

Caro se penche davantage en avant. Quelques mèches de cheveux s'échappent de son costume, boucles brunes à l'état sauvage entortillées sur elles-mêmes comme des fusillis, le pesto en moins. Elle tire une nouvelle bouffée de cigarette, et les volutes blanches se mêlent aux émanations ambiantes, beaucoup plus épaisse. Ammu peut sentir son souffle sur sa peau, caresse vaporeuse qui se répand sur son épiderme en des nuées éparses de fumée, et sur son palais, la douce saveur fruitée entrée en contact avec sa langue.

« Mais il faut croire que ce n'était pas assez. »

Ammu reste immobile, parfaitement statique, pareille à une statue de marbre, intemporelle, et pourtant, cette proximité presque intime lui cause une nuisance physique, quasi viscérale, qu'elle ressent jusqu'aux tréfonds de ses intestins, remués par l'impact

saisissant de ce corps opposé, entité à l'autre extrême du sien, aussi différente par la forme que par le fond. C'est l'inconnu qui la saisit d'effroi pour une énième séance de torture, l'étranger qui, à outrance, creuse des sillons de douleur sous sa peau sans même rencontrer l'ombre d'une opposition, d'une contre-mesure, ou d'un retour de flammes, rien d'autre qu'une soumission totale et absolue.

Un sentiment fort et acide lui tord le ventre.

« Je suis pressée.

— Si tu le dis... »

Caro s'écarte. Son costume subit ce brusque changement de position comme une offense et la partie haute tombe davantage en avant, et camoufle par la même occasion son visage d'une bande d'obscurité insondable. Le vide s'installe entre elles, sorte de néant prolifique, parasite aux hôtes multiples, et Ammu peut enfin reprendre sa respiration. Une partie d'elle bat sans interruption, et les percussions redoublent d'intensité alors même qu'elle s'éloigne sans ajouter quoi que ce soit, même pas ne serait-ce qu'une formule de politesse pour clore le débat.

« Mon invitation tient toujours, tente Caro en ultime recours. »

Ammu poursuit son chemin et avale d'une traite la centaine de mètres qui la sépare de la barre de containers où elle réside, puis s'engouffre dans les cerceaux de l'escalier, sans un seul regard en arrière, pour entamer avec empressement son ascension vers le sommet. Plus à l'ouest dans le quartier, une rixe vient d'éclater. Les coups portés pèsent dans l'air comme une menace des plus sombres, un racket ordinaire qui se finit en un bouquet de cris et de larmes. Ce n'est qu'une fois arrivée au niveau de sa section que le hublot reconnaît la clé qu'elle porte sur elle, ainsi que le signal que celle-ci émet, et se débloque sans nécessiter la moindre intervention de sa part. Ce dernier pivote légèrement afin de faciliter son passage et Ammu se faufile à l'intérieur, tête la première, comme au travers d'une chatière. Elle se réceptionne sans problème et reste ensuite étendue là, à même le sol, bras et jambes écartés, tandis que sa poitrine se soulève avec intensité et que la sueur sur son front coule vers le bas de ses pommettes, telles des larmes salées dont elle ne peut se défaire. *Enfin...* Son poignet glisse sur le côté et entre en contact avec le matelas qui barre toute la largeur de l'espace, laissé nu, près d'un seul et unique évier surchargé de travail, de la vaisselle à la lessive en passant par la toilette, et d'un plan de travail dont la surface est jonchée d'emballages divers, entièrement recyclables, et pourtant abandonnés ici sans autre forme de procès. Pour finir, tout au bout de la minuscule pièce, se cache derrière un rideau en arc de cercle un water-closet, blanc, neutre, qui brille par sa simplicité.

C'est d'ailleurs le mot d'ordre en matière d'aménagement dans les containers ; à cause du manque de place, les vêtements sont étalés sur une chaise rendue inutilisable, car assiégée par le linge, tandis qu'une bassine remplie d'eau patiente dans l'évier pour faire tremper les vêtements du jour, suite à quoi ils sècheront grâce à l'air courroucé par l'odeur de renfermé.

Ammu relève la tête. Quelque chose vient de se frotter à sa jambe, petit, poilu, et une queue apparaît à sa vue, levée en direction du plafond. C'est un chat de gouttière noir du nom de Léon, un battant au caractère bien trempé mais doux quand on sait comment lui parler et surtout, l'approcher. Il lui aura fallu du temps, mais l'apparence famelique qui le caractérisait, et qu'il affichait lors de leur première rencontre, une matinée pluvieuse alors qu'elle revenait de la ville supérieure, a été troquée au profit d'un gabarit plus respectable, car Léon n'a pas manqué de se replumer une fois accoutumé à sa présence, lentement mais sûrement.

Alors, Ammu se remet en mouvement, elle se lève, doucement, et décolle ses jambes

du sol tandis qu'une avalanche de ronronnements lui tombe dessus, discrets, tout d'abord, puis de plus en plus perchés, au fur et à mesure que la faim lui revient à l'esprit. Il lui faut placer ses propres besoins au second plan et sacrifier son appétit personnel afin de subvenir à celui de Léon, qui clame à présent haut et fort l'avidité de l'estomac qu'il a dans les talons. Une fois sa gamelle remplie d'une sorte de bloc brun à l'odeur peu attrayante, le chat noir se jette aussitôt sur son festin qu'il dévore en silence.

« Tu n'es plus très bavard, d'un coup, dit Ammu. »

Cette dernière s'installe ensuite en travers de son lit, épuisée, la tête à plat sur le matelas et le cha yen en équilibre sur son front, une main plongée dans le sac qui repose sur son ventre, la seconde suspendue au-dessus de sa bouche, serrée autour de la saucisse de porc, délaissée par l'enrobage partiellement déchiqueté par ses incisives. Elle alterne, d'une part, les bouchées chargées de sensations euphoriques, délicieusement exaltantes, alors que la nourriture diffuse de l'idylle à l'état pur dans ses veines, sans diluant, et d'autre part, les gorgées rafraichissantes de sa boisson favorite, oasis de bonheur. Peu à peu, la moiteur s'atténue, bien que les inconvénients dont elle est à l'origine, les odeurs, principalement, se plaisent au point de rester, et offre un moment de répit à sa peau ; ses inspirations se font moins rapides, son poulx redescend sur terre, et son esprit se lave aussi bien que possible des impuretés de la journée.

La lumière pénètre dans le container comme une traînée de miel, chaude et intense, et son arrivée annonce des températures plus élevées au cours de la journée, ce qui n'arrangera en rien le sommeil laborieux qui l'attend, bien que pourtant réparateur. Dehors, le monde continuera de tourner, insensible au ralentissement de son propre cycle, tout comme les machines poursuivront leur routine mécanique, les transports, l'agitation, les rouages des corps, abimés mais fonctionnels, ou même les cheminées et leur apport indiscontinu de pollution.

Les doigts couverts de gras, Ammu observe Léon, occupé à se frotter contre son mollet avec une passion loin d'être feinte, alors qu'elle achève son repas. Repu, ce dernier cherche un peu de réconfort avant d'aller piquer un somme, ici ou ailleurs, sur les toits des immeubles, peut-être, si jamais le temps reste au beau fixe et qu'il lui prend l'envie de s'improviser funambule. Dans tous le cas, s'il se décide, Léon saura se faire comprendre, à sa manière, d'un regard insistant ou même d'un miaulement, positionné près du hublot dont il ne souhaite que l'ouverture, la plupart des fois. Mais pour le moment, nicher sa tête contre son ventre semble lui suffir amplement ; c'est pourquoi Ammu prend la peine d'essuyer ses doigts sur ses vêtements, car il faut bien donner suite à cette tentative de rapprochement. Ainsi, le début des caresses donne lieu à des ronronnements de contentement que Léon n'est plus en mesure de contenir. Il se roule en boule, le plus heureux du monde, et Ammu, les doigts posés sur son pelage, se résigne à repousser sa toilette.

La fatigue commence alors à peser sur ses épaules tout autant que ses paupières, et elle se sent peu à peu partir vers le monde du sommeil, attirée au travers d'une porte laissée grande ouverte. *Et dire que j'étais pressée de rentrer...* Ammu se surprend à présent à espérer que son éveil dure un peu plus longtemps.

Et ce qu'importe le bruit et l'effervescence extérieure, qu'importe sa condition, la lumière vive et l'insolence de la vie, montrée sous son jour le plus cru.

CHUTE LIBRE

La nuit est venue à pas de loup, comme à son habitude, répandre une palette de couleurs plus sombres, entre encre de Chine et encre de seiche, et dont les touches succinctes parsèment le ciel d'une peinture à l'aquarelle futuriste. Fidèle au poste, elle a pris possession des quartiers de ses bras pavés d'ombres, sans un bruit, sans un signe, en traître, pour faire régner la loi nocturne et ses amendements musicaux. Car si ces notes sonnent le début ou bien parfois le prolongement d'un dur labeur pour certains, elles ne représentent que l'amusement pour d'autres, sain, agréable et éloigné de toute contrainte. Car ils sont là, partout, toujours plus ardents le jour d'après que la veille, frivoles et passionnés, rassemblés en larges groupes agités, en une succession infinie de mouvements impétueux et silhouettes de feu, corps embrasés par les immenses spots perchés au-dessus de leurs têtes. Derrière cette apparence laxiste se cache un lot d'exigences et d'attentes, partagées pour la plupart par l'intégralité des résidents de la ville supérieure.

Ils aiment leur alcool au-dessus d'un certain degré, leurs vêtements de créateurs sans faux plis, la nourriture prête à l'usage, les fêtes sans sessions de rangement et par conséquent, leur temps bien exploité, à leur avantage uniquement, tout comme leurs loisirs, bien fournis, et leur travail, intellectuel. Car ce qui leur plaît, c'est de vivre à leur manière, c'est-à-dire au-dessus de la masse et selon une culture bien particulière, et pas n'importe laquelle : la leur. Ils chérissent chaque aspect de leur quotidien, jusqu'au moindre détail qui pourrait le différencier de celui des étrangers d'en bas, sans oublier le principal, la partie sous forme d'anecdote qui a son importance. Cette dernière concerne directement Ammu et ce qui l'amène une nouvelle fois en ce lieu : personne n'ignore qu'ils aiment leurs vitres propres, et surtout, nettoyées par d'autres, d'où sa présence à l'autre extrémité de la ville, desservie par un réseau de navettes autonomes. Son arrivée au siège des professions artistiques ne s'est pas déroulé comme d'ordinaire, puisqu'une voix mécanique s'est élevée suite au scan rétinien et l'a sommée de se rendre à une nouvelle affectation temporaire. Elle a tout juste eu le temps de récupérer son armure dans les vestiaires et d'emporter avec elle le cadenas de son casier.

Ce quartier-ci est constitué de grands ensembles massifs dont l'aspect esthétique, bien que présent, a été relégué au second plan au profit d'une architecture plus sobre et pratique, succession d'angles tranchants et parfaitement mesurés. Ici, tout semble plus carré et aseptisé, comme à l'abri du grignotement croissant de l'espace par un agencement frivole, urbain mais chic, à l'écoute de la moindre nouvelle tendance. Ammu a toujours éprouvé un certain désenchantement à l'idée d'être affectée à l'un de ces bâtiments ; blancs, gris ou noirs, à l'ossature métallique et aux ouvertures étriquées, ils n'ont rien de particulier, que ce soit en bien ou en mal, hormis un manque criant d'originalité. Les blocs s'élèvent les uns à côté des autres en respectant le même espacement, articulés autour d'un patio sobrement aménagé, réservés à un usage purement scientifique. L'endroit est généralement beaucoup plus calme qu'ailleurs à cette heure de la nuit, du moins quand Ammu prend soin d'exclure le campus universitaire de son itinéraire.

Cette dernière met un pied à terre et prend garde à l'espace entre le marche-pied et le trottoir, comme l'invite à le faire la voix fluette qui débite le même conseil à chaque arrêt, inlassablement. Sa descente la soustrait à la blancheur crue qui irradie à l'intérieur du véhicule et sublime les banquettes de cuir aux coloris satinés, puis un voile de noirceur passe sur son visage au moment même où de nouveaux nuages viennent encombrer le ciel

déjà chargé, ombre noire qui plane au-dessus des alvéoles séparatrices. Les portes se referment puis la navette reprend sa route, écrin étincelant couronné par une multitude de rayons cristallins, et reste longtemps en vue avant de disparaître dans les profondeurs de la nuit. Abandonnée à son propre sort, Ammu n'a plus qu'à se fondre dans le décor d'une démarche pressée. Elle traverse la chaussée pour rejoindre le côté opposé, éclairé par la faible lueur d'une ligne entière de lampadaires à la cambrure inexistante. En dehors des bâtiments privés, le quartier compte de beaux ensembles locatifs au style épuré, construits sous la forme de cocons cubiques faits de fibres d'alliages très résistants et intercalés entre quelques touches de verdure, ici et là, pour faire bonne mesure et servir d'aires de jeu aux enfants du quartier.

Le caractère mondain propre au centre-ville s'efface en ces lieux reculés au profit d'une discrétion qui est de rigueur ; les fêtes se font rares, ou du moins se déclinent sous des formes plus tempérées, carrefours où se rencontrent passion et travail, espaces favorisés des épris de télescopes dont les silhouettes lourdes fleurissent sur les toits en contre-jour, mais aussi dans les jardins, non loin de banquets alléchants et bien fournis. Le temps a beau ne pas leur être favorable, et la luminosité trop intense, les flûtes de champagne savent, sans l'ombre d'un doute, tenir l'ennui à l'écart quand les étoiles et autres astres se font timides. Néanmoins, l'ambiance est plus ardente du côté du campus, et d'ailleurs, le bruit porte jusqu'ici, alors que les étudiants célèbrent la vie sans motif particulier à grand renfort de musique assourdissante.

Ammu ralentit faiblement l'allure alors qu'elle s'apprête à longer un restaurant moléculaire qui propose une cuisine sophistiquée à l'azote, promesse de délices surprenants et pour le moins dépayés. L'extérieur est très avenant, avec sa grande baie vitrée bordée d'arbustes ciselés comme de la dentelle fine et l'aperçu qu'offre cette dernière de la décoration de salle à l'inspiration minimaliste. Elle détourne le regard et poursuit sur sa lancée, l'estomac dans les talons, jusqu'à atteindre l'entrée de son lieu de travail pour la soirée, un peu plus loin dans la prolongation de la rue, juste après une série de parterres fleuris. L'accès aux lieux est permis grâce à une reconnaissance rétinienne au niveau du portail. Une fois sa venue approuvée par le système, Ammu enfle directement l'armure pour ne pas prendre du retard. De plus en plus similaire à une seconde peau, l'objet prend plus de temps que prévu à se déplier, et elle remarque d'ailleurs un léger défaut au moment de l'ouverture, car l'alignement des branches a dévié durant la précédente utilisation et endommagé le revêtement des semelles. Il lui faudra en informer Sauberkeit Inc. dans la matinée, quand les gestionnaires auront pris place dans les bureaux de la société. Bien entendu, une retenue sur son salaire sera exigée pour couvrir une partie des dépenses qui en découleront, mais elle restera minime comparé à ce que cela lui aurait coûté s'ils l'avaient découvert en premier.

Fin prête, il ne lui reste plus qu'à filer jusqu'à l'aile qui fera l'objet de ses soins. La nuit englobe le complexe scientifique à la façon d'un plaid de ténèbres, presque étouffante, car sa matière, lourde, épaisse, intégrale, paraît rendre inefficaces les régulateurs de la bulle, censés adoucir les températures élevées lorsque ces dernières dépassent l'entendement. Une fois arrivée à la base du mur, elle pose un pied contre la paroi et l'armure s'occupe du reste. Adieu gravité ; elle se redresse à l'horizontale et ses cheveux glissent de ses épaules pour se rapprocher du sol, rassemblés en un épais rideau noir. Ici, nul besoin d'embarquer à bord d'un ascenseur. Ammu ne dispose pas des autorisations nécessaires pour mettre ne serait-ce qu'un pied à l'intérieur du bâtiment ; l'équipe est triée sur le volet et intervient un peu plus tôt dans la soirée, au départ des derniers employés, sous la tutelle de l'intelligence artificielle du service de conciergerie en ligne à qui le Réseau est utile pour observer leurs moindres faits

et gestes. Par conséquent, Ammu fait les choses à l'ancienne et laisse le spectaculaire au placard, pour une fois. Pas d'acrobaties, ni de saut de l'ange, rien d'autre qu'une montée laborieuse vers le sommet, bien plus exténuante et exigeante en énergie que les descentes habituelles.

Ammu asperge les fenêtres du fameux produit nettoyant et le liquide dont l'efficacité n'est plus à prouver dégouline sur plusieurs centimètres puis sèche en une poignée de secondes, à moitié à cause de la chaleur ambiante qui rend l'air aussi sec qu'un aliment lyophilisé. Il ne lui reste plus qu'à passer un coup de raclette pour nettoyer avec précision ces immenses fenêtres, souvent victimes des saletés et autres poussières portées par le vent, parées d'épais rideaux gris et opaques. C'est à se demander pourquoi on lui impose une mission aussi laborieuse alors que la vue est déjà obstruée par choix. *Qu'y a-t-il à cacher, au fond ?* Songe-t-elle. Il y a bien trop de richesses dans cette ville pour qu'autre chose ne puisse atteindre ses yeux, bien trop d'améliorations pour laisser place à l'habituel, et de tout pour vouloir le dissimuler.

Arrivée au cinquième étage, Ammu doit redoubler de motivation lorsqu'elle fait face à des résidus plus récalcitrants, mouchetis bruns qui forment des constellations à la surface du verre. Le jet s'intensifie et le produit s'écoule en de très fines arabesques entre ses pieds. Elle s'acharne, son travail finit par payer. Nul besoin de contempler le résultat. La lune se profile pile au-dessus de l'endroit, finalement libérée du carcan des nuages, et illumine la surface des vitres propres. Son halo resplendit au cœur de la nuit, caresse de lumière à la frêle consistance. La beauté de l'instant saisit la ville dans son ensemble et Ammu, située après tout sur le plus adéquat des belvédères, ne peut qu'y assister. Ses yeux se retrouvent baignés de l'intense voile blanc qui rayonne jusque sur les coins de peau nue qui ont résisté à l'invasion métallique, jusque sur les cocons qui, au loin, irradient d'une clarté nouvelle, et aussi loin que le regard puisse porter, à la surface des trois gratte-ciels qui se dressent à l'horizon, tantôt sveltes, tantôt massifs, enroulés sur eux-mêmes comme une tresse monumentale. Finalement, l'effet s'apaise et elle retourne à son occupation, certes un peu plus légère qu'avant, au moins en pensées. Alors qu'elle se décale de quelques centimètres pour reprendre là où elle s'était arrêtée, un claquement sourd attire son attention. Soudain et incongru, il ne trouve ni justification, ni de raisons d'être ; son origine ne trouve pas ses racines dans un phénomène naturel, mais plutôt dans l'intervention de la volonté humaine, car ses sonorités laissent à penser qu'un objet plutôt volumineux vient de se fracasser contre la vitre, juste derrière le rideau.

Perplexe, Ammu suspend son activité l'espace de quelques instants. *Il n'y a personne*, se dit-elle en partie pour se rassurer. Elle plisse néanmoins les yeux sans pour autant parvenir à discerner quoi que ce soit à l'intérieur de la pièce, au cas où une silhouette menaçante se profilerait juste en face d'elle, prête à bondir. Elle songe à descendre d'un étage pour éviter de se triturer les méninges pour rien, et à ce moment même, quelque chose se produit.

Après le choc tonitruant, une main écarlate se fraie un chemin par-dessous le pan de rideau dont les coins, encore lisses, ont pris la couleur de cette teinte qui recouvre les doigts, terriblement intense, un coquelicot percé à jour, rubis de feu et de sang. La paume vient se presser contre la vitre avec violence et imprime à sa surface une longue traînée, empreinte défigurée qui amorce une glissade vers le bas, avant de disparaître dans le néant, pour ne laisser derrière elle qu'une forme rouge aux allures de cauchemar.

Une vive émotion frappe avec fracas sa poitrine et, en réaction à cet imprévu, un brusque sursaut ébranle sa posture et donne du fil à retordre à l'armure, qui se voit obligée de forcer davantage pour la maintenir droite. Quelques secondes de plus, et son dos craque.

Une poignée d'autres suffit à la désarçonner pour de bon ; s'ajoute à cela la défaillance remarquée plus tôt, et l'un de ses pieds, dont la semelle n'adhère plus autant à la surface qu'auparavant, se décolle de la structure sans intervention de sa part, alors que les parties métalliques juste au-dessus ne poussent plus son membre vers les vitres. C'est finalement son poids qui achève de la faire partir en arrière ; les différentes parties de son armure se révèlent incapables de la retenir plus qu'elles ne l'ont déjà fait. La chute, précédée d'un bruit de ventouse lorsque la seconde semelle cède, est aussi brève qu'un battement de cils. Ammu n'a pas le temps de saisir le moment où tout dérape. Tout ce qu'elle retient, c'est la matière, mélange de membres et de parties artificielles, qui se fracasse quand elle tombe sur le dos, et cet air, soudain douloureux, qui se retrouve brusquement chassé de ses poumons. La raclette lui tombe en plein sur le nez, et plusieurs gouttes de sang se retrouvent projetées sur ses lèvres.

Merde, voudrait-elle crier. *Merde, merde, merde*. Le coussin s'est déclenché tout juste avant l'impact, masse blanche volumineuse qui a su remplir son rôle de nuage protecteur à la seconde près. *Merde*. Il s'en est fallu de peu, mais Ammu est indemne. Cette dernière reste là, choquée, étendue sur le bitume, incapable de bouger ne serait-ce que l'index, alors que les images affluent dans son esprit et s'octroient progressivement une once de compréhension. *Merde ! Merde !*

On l'a forcément entendue. Lui, elle, quelqu'un, peu importe, le responsable derrière ce spectacle macabre. Ammu n'a rien vu d'incriminant, mais en pensera-t-on autant ?

Son corps réagit à cette pensée à la façon d'une corde tendue soudainement relâchée, comme s'il suffisait d'être en danger pour susciter l'envie ou le besoin, viscéral, de se mouvoir. Elle se redresse péniblement, victime du poids de l'armure qui, après avoir encaissé le choc, a délaissé certaines de ses fonctionnalités, y compris la retenue qu'elle exerçait sur sa propre masse. Ammu grimace. Ses muscles hurlent sous la couche de métal fortement amochée et très désireuse de se faire entendre, compte tenu des grincements intempestifs qui ponctuent des gestes trop intenses à son goût. Une fois debout, elle sectionne la fine membrane élastique qui la relie au coussin d'air puis appuie sur le bouton afin d'enclencher le repli de l'armure ; cette dernière laisse quelques traces de griffures sur ses avant-bras nus quand les branches retournent vers le cœur. Le mécanisme peine dans le sens où la capsule, bien que reformée, n'est pas en mesure de se refermer correctement ; une excroissance dépasse en son centre et prévient le verrouillage du système.

Paniquée, Ammu a du mal à se concentrer pour réfléchir. La peur est montée d'un coup, libérée de ses chaînes, et l'a transpercée de part en part comme un éclair zèbre le ciel, avec pour seul avertissement le grondement qui s'est épaissi en son fort intérieur. Devant les voies qui s'offrent à elle, il n'y a que la chair de poule pour lui tenir compagnie. Car cette nuit, sa survie est menacée de deux manières aussi différentes qu'inégales : d'une part, si elle prend les jambes à son cou sans achever sa besogne, en plus de perdre son emploi, elle sera tout bonnement radiée et bannie à tout jamais de la ville supérieure. Les guetteurs ne feront qu'une bouchée d'elle. D'autre part, si elle reste ici, que ce soit pour finir ce qu'elle a commencé, comme si de rien n'était, ou dans l'attente de l'intervention du Poste, elle mourra non pas de faim mais de la main d'un potentiel tueur. *Le long, ou le court terme ? S'interroge Ammu, tout à coup blême. Quelle décision lui donnerait plus de chances ? N'y a-t-il donc pas d'autres alternatives ? Merde !*

Tremblante, elle se met à espérer que la commande vocale de l'armure ne soit pas endommagée. Ammu fait glisser son doigt avec frénésie le long de la petite roulette cachée derrière la glissière qu'elle maintient ouverte, incapable de contrôler son angoisse, pour augmenter le volume.

« Prise de contact, dit-elle d'une voix enrôlée. »

Sauberkeit Inc. contacteront eux-mêmes la police après réception de la nouvelle, et cet appel témoignera de sa bonne foi même si, compte tenu de l'heure avancée, personne ne répond. Aucun autre numéro ne peut être composé de cette manière, aussi laisse-t-elle un message sur le répondeur, comme lorsqu'elle rapporte un souci technique à régler. Elle fourre ensuite la capsule dans la poche de son pantalon sans autre forme de procès.

Acculée au pied du mur, Ammu s'emballe et risque le tout pour tout. La sueur ruisselle sur sa peau. Alors qu'elle fait un pas en direction du portail, son cœur s'emballe. Personne à part elle ne devrait se trouver ici. Dans la ville supérieur, les heures supplémentaires sont mal vues, et la besogne nocturne ne concerne que les petites bourses des bas-quartiers, ou les agents du Poste. Par conséquent, que faisait cette personne à l'étage ?

Arrivée au niveau de l'entrée du complexe scientifique, Ammu se plie de nouveau au contrôle rétinien afin de valider ses maigres heures mais aussi de se les faire payer à la borne. Une fois expulsée pour manquement au contrat ou implication dans une sombre histoire, elle n'aura pas les poches complètement vides. D'ailleurs, cette issue semble renforcer ses chances d'arriver au fur et à mesure que le temps passe, insensible à sa détresse croissante et fulgurante. Car à présent qu'elle est livrée à elle-même, seule dans la rue déserte, Ammu n'a d'autre choix que de s'enfuir aussi vite que ses jambes le lui permettent, en espérant bien sûr qu'elles ne se dérobent pas contre sa volonté. Ses pieds martèlent le bitume avec force, l'un après l'autre, et répandent de vives secousses dans ses muscles terrassés, tandis que sa chevelure claque derrière elle, exposant ainsi sa nuque couverte de sueur aux quatre vents. La prochaine navette ne passera pas tout de suite ; il lui faut courir à perdre haleine pour rejoindre le centre-ville, soumise à un exercice d'endurance impitoyable.

Pourquoi... Ammu n'ose pas regarder en arrière, au cas où quelqu'un la suivrait, prêt à frapper, que ce soit pour confirmer ou balayer ses doutes. *Pourquoi moi ?*

Soudain, elle se retrouve plaquée au sol, écrasée par le poids d'une masse virulente, corps d'obsidienne jeté au-dessus du sien, et tous deux roulent au sol, secoués par le choc de la rencontre, mélange de bras et de jambes qui obstruent ses mouvements, jusqu'à ce que deux mains gantées ne se resserent autour de sa gorge. Ce pêle-mêle lui fait l'effet d'une tornade de feu. L'adversaire, baigné d'obscurité, mène la danse, et alors qu'elle essaie de s'extraire de son emprise, une sensation d'oppression lui monte à la tête. Sa poitrine, comprimée sous un genou, peine à insuffler la vie dans ses poumons et la douleur, cuisante, ne cesse de croître sous et sur sa peau, semblable au venin d'un serpent. *Non*. Elle se sent vide, à l'ouest, comme engourdie. *Non*, pense Ammu, cette fois-ci avec plus d'intensité. Ses poings, comètes de la dernière chance, partent en avant et percutent une mâchoire ; les os craquent au contact de ses phallanges, et s'en suit un déchirement cuisant là où l'impact a pris naissance, cratère de cendres et de fumée. Cette déroute est amplement suffisante pour le prendre au dépourvu, et plus encore : maintenant que l'ennemi n'est plus en position de force, Ammu peut enfin se dégager. Elle inspire d'une traite, comme après une longue session d'apnée, quitte à mettre sa trachée au défi, et une forte odeur de parfum aux notes musquées pénètre dans ses narines, mêlée à une haleine épouvantable, peut-être d'ailleurs pour la cacher dans une tentative désespérée. La seconde étape consiste à se relever, toutefois la douleur de la chute se répercute encore dans ses os et c'est avec peine qu'elle y parvient, aussi frêle qu'un château de cartes en plein courant d'air.

Il s'agit d'un homme. Ammu en est certaine. La pénombre a beau jouer en sa faveur, il y a des détails qui ne trompent pas. Ce dernier est ramassé sur lui-même, comme un félin prêt à bondir. Sa capuche s'est légèrement relevée. Mâchoire angulaire, rasé de près. Ses

vêtements amples grossissent les véritables contours de son corps, bien plus filiforme qu'à première vue. Ammu en sait quelque chose. Ils paraissent tendres contre elle, comme rembourrés pour fausser sa silhouette. Ce n'est pas anodin, tout comme ces gants qui sont le signe d'un acte prémédité, et non impulsif. *Sa seule erreur, c'est moi.* Il pourrait la tuer, pire, il aurait toutes les raisons de le faire.

Ammu recule. Elle tremble encore, frissonne, la peur au ventre. Personne n'a été alerté par le bruit, ou ne s'est rué dans la rue, car les feux d'artifices ont camouflé le vacarme de leur lutte. Aucune intervention extérieure n'est à espérer. Tous deux se jaugent, comme des bêtes en péril. Deux autres pas en arrière. Toujours aucun mouvement de sa part. Puis, contre toute attente, il part en courant dans la direction opposée.

La nuit s'appuie alors de toutes ses forces sur ses épaules, comme si elle comptait sur elle pour lui faire la courte échelle et remettre en place les étoiles qui se sont décrochées, chassées du ciel par les reflux malodorants des bas-quartiers. L'obscurité a atteint son paroxysme, ballotée de droite à gauche par les lumières criardes des environs, et la désoriente jusqu'à ce que le prochain bouquet incandescent ne s'empare du ciel. Ammu se retient de hurler tandis que le dos de son agresseur finit par disparaître à l'angle de la rue. Ses genoux s'entrechoquent et la vie qui palpète dans ses veines chérit une intensité renouvelée, presque trop brutale pour que son corps soit en mesure d'encaisser le choc. Le courroux de la peur y crépite encore et malmène ses nerfs, elle qui, déjà à fleur de peau, en vient à se demander s'il n'aurait pas mieux fait d'achever le travail.

Dans la ville supérieure, contrairement aux bas-quartiers, le taux de criminalité avoisine les zéros ; les seuls délits perpétrés en son sein sont mis sur le dos de ceux qui y travaillent la nuit et restent mineurs. Il s'agit de larcins, pour la plupart, qui sont révélés au moment de reprendre le funiculaire, grâce aux contrôles intensifs. Par la suite, les intéressés finissent exclus de ces lieux pour le restant de leurs jours, abandonnés à leur triste sort et livrés aux mains des guetteurs qui pratiquent l'extorsion des privilégiés puis le meurtre quand ceux-ci ne revêtent plus aucun intérêt à leurs yeux. *Non.*

Ammu cogite. Il lui faut une porte de sortie, un bon d'échange, qu'importe, quelque chose qui lui permettrait de continuer son existence actuelle. La situation n'est pas des plus agréables, l'euphémisme est de rigueur, mais il va bien falloir qu'elle lui profite d'une manière ou d'une autre, surtout si jamais elle venait à tomber au fond du trou. Elle lève les yeux, à la recherche d'un plan, et son regard se pose sur une caméra de sécurité. Sera-t-elle suffisante pour prouver son innocence ? Ou verront-ils seulement ce qui les arrange, à savoir deux complices qui se disputent après un coup qui tourne mal ? Peu à peu, Ammu y voit plus clair. La crainte, passagère, s'efface, remplacée par une détermination insolente. *Il me faut plus.*

Ni une ni deux, elle laisse l'instinct prendre le dessus et la mener en direction du bâtiment d'où elle vient. La porte d'entrée, fracturée, est restée ouverte ; le système de sécurité a été désactivé, à en juger par l'absence totale d'agents sur place. Le hall est recouvert d'un épais tapis blanc, percé sur toute la longueur d'ouvertures circulaires, à la manière d'un immense morceau de gruyère. Des plantes vertes sont disposées pile sur ces percées, de sorte à compenser le vide laissé tout en dressant la voie qui mène à l'ascenseur de verre. Ammu monte directement au cinquième étage. Les bureaux qui s'offrent à elle ne se présentent pas sous la forme d'openspaces, au contraire : assombris par l'absence de lumière, ils sont encloisonnés, et surtout, agglutinés les uns sur les autres, comme les briques d'un jeu de construction. Chacun s'est vu doté de ses propres équipements, à la façon de laboratoires indépendants, entre administratif et expériences, véritable exercice de jonglage au quotidien. Ammu trouve finalement, et peut-être à contrecœur, la pièce dans

laquelle a pris place le drame qui l'a conduite ici, sinistre, à peine éclairée par un spot lumineux dont le rayonnement reste limité.

Le premier constat est plus que formel : la pièce n'a pas été fouillée. Tout est en ordre et parfaitement rangé, à croire qu'aucun crime n'a été commis en son sein. Seul bémol, cette chaise de bureau renversée au sol, aux pieds d'un corps inerte, lui-même incliné dans une position d'extrême souffrance, comme crispé dans l'expression crue du dernier souffle. C'est une femme ; des rouleaux de cheveux ondulés sont venus s'écraser sur sa gorge, à l'endroit précis où une entaille, maladroitement tracée, a permis l'écoulement d'une mare dont l'aspect rougeâtre, macabre, ne laisse pas insensible, miroir aux milles langues de feu. L'une de ses mains est positionnée tout près, sans doute dans le but de prévenir la répartition du liquide, en vain. Elle s'est abattue contre la vitre, d'où le bruit.

Ammu détourne le regard, tandis qu'un malaise grandissant prend racine dans son ventre, succession de vagues violentes qui brassent son être tout entier.

Que faisait-elle ici à une heure aussi tardive ? Qu'aurait-elle pu bien avoir en sa possession pour mériter un tel sort ? Les questions se superposent les unes sur les autres avec si peu de délicatesse qu'elles finissent par lui monter à la tête. Génératrices de tremblements, ces dernières se cachent également derrière les palpitations qui agitent sa poitrine, et se retrouvent amplifiées par la vue déchirante qui apparaît toujours à l'angle de son champ de vision.

Ils se jetteront corps et âme sur l'enquête à la seconde même où le corps sera découvert. Grâce au scanner rétinien, ils sauront que Ammu était sur place, tout comme ils trouveront son coussin d'air, puis tomberont sur l'appel passé depuis le local durant son inspection. Ils émettront des hypothèses. *Ne pas céder à la panique...* Doit-elle appeler les secours ou plutôt les laisser venir en temps et en heure, lorsque le service de conciergerie reprendra la main plus tard dans la matinée ? Cela ne ferait-il pas d'elle un suspect idéal ? Ammu ne sait que faire et au lieu de se décider, elle contemple, impuissante, ce visage émacié, les quelques boucles noires qui se sont perdues dans sa bouche en chemin et la fente sanguinolente, réceptacle de toute son attention, cette seconde bouche légèrement entrouverte sur un monde auquel elle a été trop souvent confrontée. *Merde...* Elle se retourne pour vomir, horripilante réaction qui balaie aussitôt sa furieuse envie de prendre la poudre d'escampette.

Vu les traces, ils la retrouveront en un rien de temps. Autant rester sur place.

Ammu s'essuie la bouche puis s'empare du téléphone sur le bureau et compose le numéro du Poste, indiqué dans le répertoire. La personne à l'autre bout du fil, probablement plongée dans l'observation approfondie du feu d'artifices, met du temps à décrocher. Elle a une voix feutrée et un peu lente, molle jusque dans la façon de prononcer lettres et syllabes. Elle lui demande en premier lieu la nature de son appel, et Ammu raconte tout d'une traite, sans même prendre le temps de respirer. Elle lui dit ce qu'il s'est passé, de but en blanc, s'identifie comme victime et témoin ; les mots débordent de sa bouche, machine à laver trop pleine de lessive, puis elle raccroche et s'allonge par terre, loin du cadavre, bras et jambes écartés, paumes vers le ciel, le souffle court.

Ils ne prendront aucune pincette avec elle, alors autant ne pas leur donner de raisons supplémentaires de sortir de leurs gonds. La femme au téléphone le lui a bien fait comprendre, entre deux balbutiements incrédules, affolée à l'idée de faire face au premier meurtre en plus une décennie. Elle aurait sûrement préféré croire à une blague téléphonique, une vulgaire farce, n'importe quoi, en somme, hormis la dure vérité. Ceux qui se rendront sur place présenteront les mêmes appréhensions, mais ils seront parés au pire, et plutôt deux fois qu'une.

Ammu ferme les yeux et essaie de calmer sa respiration, en vain. Un bourdonnement emplît ses oreilles quand, soudain, elle se rend compte qu'il s'agit des sirènes qui retentissent au loin, puis de plus en plus proches. Le noir sous ses paupières est dense et pourtant peu réconfortant. Quelques instants s'écoulent, ni longs, ni courts, très vague, et la péripétie qui s'est déclenchée plus tôt dans la nuit entre dans sa phase ultime, marquée par une montée en puissance des bruits environnants, claquements sonores et éclats de voix, cacophonie aux milles étapes. A partir de là, le monde s'accélère, et tout part en vrille : les lumières, vives, braquées sur son visage, faisceaux aveuglants, la semelle d'une paire de rangers grises à la surface de sa main et ses doigts, écrasés en dessous, les cris, qui fusent en découvrant la réalité, loin d'être feinte, amplifiés par l'agressivité et la peur, jusqu'à ce que les ordres ne prennent le dessus, semblants d'autorité dans le chaos qui bouleverse leurs vies. Les corps s'activent, établissent un périmètre, grouillent, crapahutent, puis saisissent, d'abord une jambe, puis l'autre, et enfin les deux bras, pour l'immobiliser complètement. Viennent alors des doigts, légèrement boudinés, dont la mission se résume à soulever ses paupières dans le cadre d'un scan rétinien dénué de tact et de douceur. Ammu ne se débat pas et pourtant, ce n'est pas l'envie qui lui manque, ni le besoin, central, primal, bestial, de se libérer de cette situation, étai de douleur et de pression, des picotements, des brûlures, et du goût, âcre, qui stagne encore dans sa bouche. Elle se retrouve ensuite pieds et mains liés, puis soulevée de force à bout de bras, sur un étage, deux, trois, jusqu'au rez-de-chaussée, jusqu'à la cour, et les véhicules qui s'y sont garés. Elle hurle. Les lumières sont intenses et se mêlent à celles qui parsèment le ciel, aux bouquets verts et rouges, au blanc pur de la lune, délicatement positionnée derrière les nuages ciselés.

Assise dans un fourgon blindé, elle n'ose pas les regarder, eux, ces êtres aux tenues étranges, combinaisons de lumière et d'opale couronnées d'épaulettes à l'éclat cristallin et de boutons de manchette sertis des initiales de l'ordre du Poste, lui-même entouré de deux feuilles de laurier. Le col empiète sur le cou, bande blanche dont la matière, identique à celle du reste de l'uniforme, permet à la fois au corps de respirer et d'être identifié, notamment grâce à deux traits luminescents qui suivent le tracé des coutures. Une ceinture amovible est positionnée au niveau de la taille ainsi qu'une ou deux poches et une arme, soigneusement rangée dans son étui. De hautes rangers dans des tons légèrement plus sombres, proches du gris, parent leurs extrémités, parcourues de long en large par de grandes bandes de scratch, tandis que leurs doigts, pour ne pas contaminer la scène de crime, affichent des gants très fins. Ils respirent la prestance et l'influence, l'ordre immaculé, illusionnistes de leur temps.

En face d'elle, une caméra retransmet en temps réel un plan de son visage sur un écran, là où il peut être analysé dans les moindres détails : micro-expressions, gestuelle, regard, et ses fonctionnalités ne s'arrêtent pas là, puisqu'elle enregistre également tout ce qu'elle pourrait dire afin d'étudier les fluctuations de sa voix, et autres tics du langage. A partir de ce moment, Ammu n'a plus aucun droit, pas même celui de se taire.

Un homme se plante à l'entrée du fourgon. Ce dernier se démarque des autres car ses vêtements sont marqués d'insignes supplémentaires, symboles des grades et des décorations qui lui ont été attribués. Il porte la barbe presque aussi bien que les cernes et avec un naturel déconcertant, comme si son travail était devenu une seconde nature, un réflexe, un automatisme, et peut-être même plus, un besoin qui prend le pas sur le refrain habituel jusqu'à le dissoudre dans son intégralité. Son café a un goût de labeur. Ses douches ont la froideur des affaires qu'il traite et son haleine n'est ni cendre de cigarette, ni pastille à la menthe, car il respire, mange et boit travail, à la maison comme au bureau, sans jamais s'arrêter.

Il ne lâchera pas le morceau, songe Ammu, blafarde, tandis que l'homme sort de sa

poche une tablette dont la finesse égale celle d'un seul et unique fil de soie d'araignée. Les yeux rivés sur sa surface, il ne lève pas la tête, ne parle pas et ne prend même pas la peine de croiser son regard, sans doute dans le but de la prendre au dépourvu, pour ouvrir une faille où s'insérer, dénicher une perche à laquelle s'accrocher, jusqu'à ce qu'elle ne finisse par craquer. Si c'est bien le cas, il se trompe.

Au bout d'un certain temps, l'homme brise le silence :

« Matricule n°8505VZBX12... Ammu, c'est ça ? Je lis ici que tu es arrivée sur place à minuit trente. Est-ce à ce moment là que tu as décidé de tuer Mme. Lonbair ? »

Ammu penche la tête en arrière, et le derrière de son crâne rencontre la paroi du fourgon. Ainsi, elle avait un nom. Ce corps, cette masse, coquille vide au teintement creux. Ce cadavre a d'ores et déjà plus de privilèges qu'elle n'en aura jamais.

Et lui, il commence avec un parti-pris. Le poids de sa supposition roule comme une conviction sur sa langue, épaisse et lourde, et éclabousse l'étendue des informations mises à sa disposition. La gorge nouée, Ammu prend la parole, faiblement, tout d'abord, puis avec un flot encore plus ténu, plus fin, moins saisissable, comme si les mots dilapidaient leur propre force d'expulsion au fur et à mesure de leur sortie. Elle lui dit qu'elle ne l'a pas tuée, qu'elle est innocente et que même si les circonstances prêtent à confusion, il suffira de les étudier de plus près pour prouver ses dires. Puis, elle lui parle de ce qu'elle a vu en nettoyant les vitres, ou plutôt, essaie de lui en faire part, car la parole lui manque au moment où elle en a le plus besoin. Pendant ce temps-là, l'homme fait glisser son index sur la tablette, parfaitement neutre, caractérisé par cette attitude détachée, et presque marginale, en un sens, que certains pourraient qualifier de professionnelle car il fait preuve de retenue là où ses collègues n'iraient pas de main morte, et ce malgré la gravité de la situation.

« Je note une élévation du rythme cardiaque à une heure vingt du matin. Dommages corporels la minute suivante. Voici mon pronostic : tu l'as attaquée, elle a riposté. »

Ammu secoue la tête. Ses cheveux virevoltent un instant puis retombent sur ses épaules, éparpillés en d'épais amas d'onyx. Les choses ne se sont pas déroulées de cette manière mais il lui semble presque impossible de le convaincre du contraire. Pourtant, la solution n'est peut-être pas si hors de portée ; des détails méritent d'être abordés puisqu'une fois énoncés, ils prennent une forme plus complète et plus solide, faite de matière indestructible. Alors, Ammu prend sur elle et lui parle de sa chute, raison pour laquelle des dégâts ont été engendrés, le tout sans omettre de souligner l'absence de vitres brisées, preuve flagrante qu'il lui aurait été impossible de basculer par la fenêtre dans une quelconque lutte, et donc de se trouver dans la pièce à ce moment précis.

Sa voix, brouillée, lui paraît venir d'un interphone de mauvaise qualité. A quand remonte la dernière fois où elle a tant parlé ?

« Chute d'une vingtaine de mètres, lit-il sur son écran, un peu trop tard à son goût. »

L'homme ne se laisse pas démonter pour autant et réplique qu'ils l'ont trouvée dans le bâtiment, ce qui prouve qu'elle aurait pu refermer une fenêtre précédemment ouverte. N'ayant rien à répondre pour contrer cette hypothèse, Ammu se pince les lèvres.

« Où est ton armure ? Demande-t-il. »

Ni une ni deux, un collègue lui tend la capsule qu'il a récupérée sur elle au moment de la fouille corporelle. Il observe les dommages que l'appareil a endurés en le soulevant dans la paume de sa main.

« Si elle était déjà défectueuse, soulève-t-il, pourquoi ne pas l'avoir signalé ? »

Ammu explique qu'elle n'en a pas eu le temps.

« Et si j'en crois tes dires, ce serait donc ce défaut qui aurait provoqué ta chute ? »

Ce n'est pas tout à fait exact, et Ammu répète alors ce qu'elle a déjà raconté sur cette

main, couverte de sang, qui est venue frapper la surface de la vitre, la prenant ainsi au dépourvu et favorisant par la même occasion une brutale perte d'équilibre. La peur, loin d'être maîtrisée, refait surface et un violent tremblement vient agiter sa mâchoire au moment de parler.

« C'est pour ça que tu as passé un appel depuis la capsule ? J'en vois un, listé à une heure vingt-cinq sur le Réseau. »

Elle inspire profondément puis lui explique que cette démarche était motivée, en premier lieu, par la crainte, viscérale, de perdre sa place en manquant à ses objectifs professionnels, issue fatale qui entraînerait sa mise à la rue, inéluctable dans un tel cas, car ils n'accepteraient jamais quelqu'un comme elle dans les dortoirs, quelqu'un qui a goûté à l'air de derrière le mur, quelqu'un qui s'en est enivré bien au-delà du raisonnable, quelqu'un que l'on ne jugerait pas intègre, et encore moins digne de respect ; une cible à abattre une fois ses poches retroussées.

« A ce moment-là, étais-tu sûre que Mme. Lonbair était morte ? Pourquoi ne pas avoir vérifié si tu pouvais lui porter assistance avant ? »

Ammu ferme les yeux. Elle aimerait lui dire la vérité, à savoir qu'elle craignait avant tout pour sa vie et qu'en fuyant de la sorte, elle ne faisait que penser qu'à son propre intérêt, mais au lieu de cela, elle choisit de mentir par omission. Ammu lui dit qu'elle avait peur et qu'on aurait pu la tuer, elle aussi, avant d'ajouter fébrilement que c'est justement ce qui a failli se passer.

Il veut savoir la suite. Ammu saisit sa chance et lui narre la collision dans toute sa brutalité ; ce n'est toutefois pas aussi simple que ce à quoi elle s'attendait, et sa voix se brise à plusieurs reprises, mais cet effet dramatique ne lui vaut pas de s'attirer la compassion de l'homme, toujours aussi impassible, même en se rendant compte que l'affaire prend d'ores et déjà un tournant majeur grâce à son témoignage.

« As-tu vu son visage ? »

— Non, mais... »

Ammu lui décrit un homme, grand, rasé de près, qui sentait très fort le parfum, sûrement pour cacher sa mauvaise haleine, et vêtu de vêtements trop amples pour lui. Elle ajoute qu'elle l'a réalisé durant l'altercation.

Ce mot éveille un besoin soudain chez l'homme, qui appelle un de ses collègues d'un geste de la main pour effectuer des prélèvements, et Ammu ferme les yeux pour ne pas avoir à supporter le raz de marée qu'on inflige aussitôt à son corps. Cette nouvelle forme de contact lui retourne l'estomac. On lui fourre un coton tige dans la bouche, on lui fait les ongles pour récupérer les résidus de peau ou de tissu qui auraient pu s'y glisser dans la cohue puis on lui enlève ses vêtements pour la même raison. L'assise glacée, tout contre ses fesses, lui colle des frissons. Le contact se propage comme une onde de choc sur sa peau, comme la fente créée par une secousse sismique ou l'érosion d'une falaise ; elle craquelle son fondement avec brutalité et Ammu a soudainement envie de pleurer. Elle ne peut même pas croiser les bras. Les sanglots remontent dans sa gorge comme une remontée acide, ils gonflent sans relâche, mais elle ne veut pas craquer. Le dégoût la submerge, les inflammations, mais elle ne veut pas craquer.

Ammu craque.

La suite de l'histoire sort de sa bouche par volée de mots, incontrôlables, un peu fouillis mais pour le moins compréhensibles. L'homme ne semble pas la croire quand elle dit qu'il s'est enfui ; pourquoi un meurtrier présumé prendrait-il le risque d'être identifié par un témoin qui ne l'avait jusqu'alors pas vu, pour au final prendre les jambes à son cou ? Essayer de la faire taire à tout jamais, et finalement, abandonner... Cela n'a pas de sens, Ammu en est

bien consciente.

Enfin, il demande :

« Si on analyse ce liquide près de la victime, le résultat montrera-t-il qu'il provient de toi ? »

Ammu hoche la tête, désespérée. Elle a vomi. Elle le lui dit. Suite à quoi elle confirme être restée allongée jusqu'à leur arrivée, sans déplacer, voler ou toucher quoi que ce soit hormis le téléphone.

« Tu vas nous suivre jusqu'au Poste. »

Au bord du désespoir, désespérée, elle le supplie, en position de faiblesse, pitoyable, de ne pas alerter Sauberkeit Inc. tant qu'ils ne sont pas convaincus de sa culpabilité.

« Des gens comme toi, j'en vois toutes les semaines. En fait, je ne vois que ça. La loi m'oblige à les mettre au courant de ton implication, et d'ailleurs, c'est déjà chose faite, autrement je n'aurais pas pu avoir accès aux données de ton armure. Maintenant, ce qu'ils feront de toi et de ton emploi, ça ne me regarde pas. Mais sache qu'ils n'ont pas dû être très contents d'être tirés du lit aussi tôt, et encore moins pour une affaire aussi sordide. »

Ammu se met à crier, et ses cordes vocales montrent les premiers signes de la reddition. Elle explique que même une fois qu'elle sera prouvée innocente, l'association de son nom au dossier sera rédibitoire : ses chances de revenir travailler ici seront ruinées à jamais. *J'ai besoin de ce poste.* Elle a toujours senti les regards peser sur sa personne à l'approche du funiculaire, une myriade d'avortons sommés de s'enquérir de ses trajets pour déceler la moindre opportunité de s'en prendre à ses unités, mais aussi à sa vie si la situation s'y prêtait, si jamais elle cessait de travailler pour ceux qu'ils méprisent tant. Gagner le double de ses confrères, c'est s'offrir le luxe d'une misère un peu plus supportable, mais également s'exposer à toutes les convoitises qui en découlent ; elle en a fait la désagréable expérience par le passé, quand on l'a fait embrasser le bitume par la force et pris un peu plus du tiers de son salaire. Ce statut représente un intérêt pour eux, mais une fois perdu, il n'y aura plus aucun rempart entre leur haine et le fil ténu de sa vie.

« Si vous tu avais son visage et que nous avions été par conséquent en mesure de déterminer l'identité de l'assaillant et de procéder à son arrestation, alors j'aurais peut-être pu intervenir en ta faveur. »

Suite à quoi elle rétorque qu'ils trouveront sûrement son ADN grâce aux prélèvements.

« Les résultats ne tomberont pas avant plusieurs jours, or nous manquons de temps. En plus, ils n'étaient pas volontaires ; l'idée ne venait pas de toi. Qui sait ce qu'il adviendra de lui ? C'est une affaire grave. J'espère que tu t'en rends compte. »

La porte du fourgon se referme et Ammu se fait toute petite. Son visage apparaît toujours sur l'écran et elle fait de son mieux pour ne pas le regarder, même si dans cette obscurité, la lumière qui en émane est des plus attirantes. Un quadrillage recouvre son visage quand elle tourne la tête et verrouille la position de son nez, de ses yeux et de sa bouche afin de guetter la moindre émotion marginale et incriminante. Deux officiers sont assis en face d'elle, la main sur leur arme automatique. Le véhicule s'ébranle et démarre. Ainsi ligotée, Ammu essaie de rester calme. Elle a déjà entendu des histoires de garde à vue pour des problèmes mineurs mais, en la présence d'un meurtre, que vont-ils lui faire ? Des coups, des hématomes ? Ils feront plus de mal en la retournant à l'envoyeur. Ils savent tout. Ils sauront que sa vie est ratée. Elle l'a été au moment même où elle est née du mauvais côté du mur. Sauberkeit Inc. ne voudra plus d'elle. Son casier vierge n'est plus. Fini, tout est fini.

Ammu soupire. Caro n'est pas prête de l'avoir, son rendez-vous, et Léon va l'attendre et finir par mourir de faim, seul. Elle repense au cadavre et son monde s'écroule. Elle aurait préféré être affectée ailleurs. Elle a ce quartier en horreur, et ce n'est pas prêt de s'arranger.

DIS-MOI QUI TU ES

C'est un clignotement bleu azur à l'occurrence récurrente qui tire N-J de son sommeil intempestif, petite erreur de jugement au cours de sa soirée d'étude approfondie. Diffusée sous forme de vagues, la lumière vient se briser sur les murs qu'elle couvre de son contact glacé puis dénude d'une courte absence qui rend son retour d'autant plus frustrant, lorsque l'obscurité se retire telle la marée et ramène sur le rivage de bien mauvais souvenirs. Un goût étrange sur les lèvres, mentholé, pastille avalée avant de sombrer davantage dans le néant, pour effacer, pour purifier, et passer outre les chaînes, se fait poids mort sans avenir qui entrave son corps douloureux. Il s'agit d'un filtre, d'un additif, un petit rien qui pèse lourd dans la balance, médecine douce aux vertus apaisantes, au moins le temps d'un instant, avant que le réveil ne reprenne ses droits.

N-J décolle son visage du clavier ; la marque des touches du vieux modèle reste imprimée sur ses joues, dédale de figures géométriques inachevées, et elle se retrouve face à un message d'erreur alors que ses yeux peinent à déchiffrer cet enchevêtrement de lettres, encore tirillés par un manque criant de sommeil. *Dites-moi que je rêve...* Elle tend la nuque en arrière et permet à son dos noué de se reposer contre le dossier ergonomique de la chaise. Un très mince soupir s'échappe d'entre ses lèvres tandis que l'azur continue de la persécuter, aussi s'empare-t-elle sur un coup de tête de la source de lumière, tablette roulée en boule près du lit et vestige de son départ en trombe l'avant-veille, qu'elle déplie sans ménagement entre ses mains pour afficher le message reçu. L'appareil sort de sa veille au contact de la pulpe de ses doigts et la pièce s'anime elle aussi à ce contact, lentement mais sûrement, manifestation directe de l'intelligence artificielle qui perçoit sa reprise d'activité. La luminosité grimpe doucement, le temps qu'elle puisse s'y accoutumer, et la nuisance du clignotement devient moindre, jusqu'à finalement disparaître quand une voix familière s'élève :

« Bonjour, Engie. Vous avez fait bonne réception d'un message vocal émanant du contact *Adjoint Pinaud*, à deux heures du matin. Voulez-vous l'écouter ?

— Oui, grogne-t-elle. »

N-J passe une main sur son visage. Son petit doigt lui dit qu'elle s'est levée du pied gauche, en partie parce qu'elle manque cruellement de sommeil et qu'il semble être encore beaucoup trop tôt pour que son corps daigne suivre. Si elle ne sait pas encore que la situation est sur le point de s'aggraver, elle s'en doute quand une seconde voix, celle de l'Adjoint, prend la parole dans des nuances plus graves. Un frisson monte instantanément le long de sa colonne vertébrale, irrépressible :

« Engie, le Poste requiert ta présence. »

Silence.

« C'est urgent. Viens dès que tu réceptions ce message. »

L'importance de ce message prend une signification toute particulière puisqu'il l'appelle rarement personnellement, et pour cause : il y a des tas de sous-officiers pour ça, assignés à des tâches secondaires de l'ordre de l'administratif et du secrétariat, du menu fretin pour certains, la base de toute organisation pour d'autres. Dans tous les cas, s'il a pris la peine de passer cet appel par ses propres moyens, la raison pour laquelle on la convoque de si bonne heure doit être aussi importante que ce qu'il prétend.

Bien obligée de capituler, N-J lorgne sur l'heure affichée tout en haut de la tablette flexible, dépitée : il est cinq heures du matin. La ville dort enfin, autant par besoin que par

commodité, puisqu'ainsi les gens d'en-haut ne risquent pas de croiser leurs pairs d'en-bas, sur le chemin du retour. D'habitude, il lui reste environ trois heures de répit avant d'avoir à se préparer pour le travail, de quoi plus ou moins se débarrasser de la fatigue extérieure, des cernes et du teint maussade, un peu trop visibles à son goût, et c'est pourquoi l'exception du jour fait filer dans ses veines, outre la frustration, un soupçon d'excitation qui se répand comme une traînée de poudre. Il ne s'agit pas d'un vulgaire larcin, d'une infraction horaire, itinéraire ou interactionnelle, ni même d'une dispute ayant éclaté sur le quai du funiculaire ; on ne la ferait pas lever aussi tôt pour si peu. Motivée par la perspective d'une affaire en or, N-J se prend au jeu et retire, ni une ni deux, la clé de l'ordinateur dont l'écran est revenu à la normale suite à une simple manipulation. Pinaud a dû recevoir, il y a peu, une notification l'informant que son message a été ouvert. *Ce n'est pas le moment de traîner.*

Quelques secondes à peine lui suffisent pour se déshabiller en vitesse et une poignée d'autres pour s'asperger de parfum ; son choix se porte sur une fragrance plutôt forte, un grand cru issu des galeries qui lui a coûté un tiers de son salaire et qui sent bon le bois de santal et le grain de poivre. Elle pioche ensuite dans sa maigre garde-robe un des nombreux exemplaires de son uniforme de travail, pièce incontournable de sa penderie. Dans la ville supérieure, les professions qui exigent des tenues standardisées se font rares et sont classées à part du reste car l'individuel prime sur le collectif, du moins dans la plupart des cas. Le Poste n'est quant à lui pas considéré avec la déférence qui est accordée aux autres domaines, et ce pour plusieurs raisons, dont les horaires de nuit et les entraînements, mais principalement pour leur fonction surcôtée face à un danger jugé bénin, principalement constitué de larcin et de trouble à l'ordre public.

Finalement, N-J brosse ses cheveux et enfle une paire de chaussures.

« Engie, je note que vous êtes sur le point de partir. Dois-je annuler la livraison des courses en début de matinée ?

— Remets-la au lendemain.

— Livraison des courses prévue pour demain, même heure. Je vous souhaite une bonne journée. »

Bonne ? On peut dire qu'elle commence bien... songe N-J avec amertume. Cette dernière glisse la tablette sous sa veste puis sort et descend l'escalier à toute vitesse. Elle n'a plus qu'à attendre le passage de la prochaine navette du côté du quartier voisin, plus large et facile d'accès, et donc gorgé d'arrêts. Dans le ciel, au-dessus du dôme alvéolé, une fumée épaisse s'amasse sans relâche et se presse contre les parois, mais seul l'air purifié passe de l'autre côté. La nuit, les usines tournent à plein régime mais ici, personne ne l'entend ; pas de grondement, ni de tremblement, et encore moins d'effluves nauséabondes qui résultent de cette activité intensive, car personne ne devrait ne serait-ce que se douter du labeur qui prend place sous leurs pieds, un peu plus loin. La lune, invisible, s'éclipse au profit des néons. Partout dans les rues, des distributeurs automatiques baignent le bitume de lumière, tout comme les panneaux publicitaires bariolés dont les images changeantes dépeignent à présent des fruits exotiques aux couleurs criardes et pourtant exquises, mis en avant par des dentitions parfaitement blanches qui croquent sans hésitation dans la peau des fruits, juteux, synthétiques, élaborés dans des éprouvettes. N-J garde en tête leur goût savoureux et la façon dont la chair du fruit se déchire sous les canines pour libérer un cœur liquide et sucré, hautement édulcoré.

N-J attend en silence, statique, à l'arrêt symbolisé par un panneau sur lequel le trajet apparaît en relief, série d'étapes matérialisées sous la forme de points en relief. Il est possible de visualiser les lieux d'intérêt disposés près de chaque arrêt : boutiques, parcs, restaurants ou même clubs, il suffit de cliquer dessus du bout du doigt afin d'obtenir un

aperçu visuel du bâtiment sélectionné, en plus de l'adresse exacte et du numéro de téléphone de l'établissement. Finalement, la navette arrive et détecte sa puce, d'où le freinage que cette dernière entame. Le processus s'effectue progressivement jusqu'à ce que le véhicule intelligent s'immobilise de lui-même et sans le moindre bruit. Les portes s'ouvrent. N-J grimpe à l'intérieur et l'intelligence artificielle de la navette enregistre puis facture le coût de sa montée. Elle s'assoit ensuite sur l'une des banquettes, le dos bien droit, et presse ensuite un bouton sur le panneau latéral pour indiquer la station où elle souhaite descendre.

A cette heure-ci, le Poste est calme et pratiquement désert. Ses abords ne sont pas des plus fleuris, ni même très engageants, la faute à ces places de stationnement qui s'étendent sur ses flancs, d'ailleurs bien moins couvertes qu'à l'ordinaire, alors que la plupart des agents devraient avoir laissé leurs véhicules sur place avant de rejoindre leur domicile. N-J pénètre à l'intérieur du bâtiment. Le système la reconnaît et facilite son passage au travers des portes vitrées sur pivots qui contournent l'axe central du hall d'entrée. L'ensemble est spacieux et clairsemé de vide, les bureaux communiquent entre eux par des ouvertures aux angles parfaitement nets, séparés par des miroirs sans tain coulissants. Pas de décoration inutile, de plantes vertes, ni d'arrangements futiles.

C'est Pinaud qui l'accueille.

« Je t'attendais. »

Une poignée de main ferme est échangée, aussi brève que moite, contact tiède qui laisse difficilement indifférent. Il faut dire que l'orientation des spots met en lumière les contours mi-anguleux, mi-tranchants de sa mâchoire et l'étendue bleu-vert, précieuse, dans laquelle N-J aimerait parfois se perdre.

« Je suis prête pour le compte-rendu. »

Sa voix a légèrement tremblé sur le moment, contre son gré, lorsque la main de Pinaud est venue se resserrer contre son bras afin de l'entraîner à l'écart de l'entrée principale.

« La scène de crime a déjà été nettoyée en prévision de l'arrivée des premiers civils sur place, annonce-t-il. Tout a été effectué : prélèvements, relevés d'empreintes, photos, vidéos, sans oublier le déplacement du corps en vue de l'autopsie.

— Crime ? Corps ? Une minute, on parle donc de meurtre ?

— Tout à fait. Ton premier, mon second. Déjà bien trop à mon goût, si tu veux mon avis. La victime a été tuée dans l'un des bâtiments du bloc scientifique, aux environs d'une heure du matin.

— Des suspects ?

— Une. Elle est en salle d'interrogatoire. Je l'ai déjà questionnée après son arrestation, tu pourras regarder l'enregistrement. Tous les documents et preuves ont été numérisés, mets ta tablette à jour pour y accéder. »

Une borne est disposée au centre de la pièce, élément purement fonctionnel dont l'aspect visuel se résume à une forme lisse et rectangulaire. Ses contours se confondent avec le blanc qui recouvre entièrement les murs environnants, paysage de neige et de brouillard dont la pureté rencontre des limites, en atteste le petit point lumineux disposé sur l'une de ses arrêtes, repère foncé qui témoigne du bon fonctionnement de la borne. Il suffit d'apposer à sa surface tout appareil électronique disposant d'une autorisation de sécurité pour récolter les fichiers qui lui sont adressés ; chaque profil utilisateur ne peut accéder qu'aux documents qui lui ont été attribués par celui qui les a partagés, c'est-à-dire Pinaud dans la majeure partie des cas, l'Adjoint du Recteur et administrateur général, ou bien quelques officiers lorsqu'il s'agit de plus petites affaires.

N-J sort sa tablette et prend quelques secondes pour s'interroger davantage tandis que les fichiers sont en cours de transmission : qu'un tel drame advienne dans ce quartier précis,

juste après avoir mis la main sur cette clé... y aurait-il un lien ? Pinaud l'observe de près ; elle essaie de ne rien faire paraître de son trouble soudain.

« C'est ton premier gros dossier. Ils vont nous surveiller de près. Tant que le cas ne sera pas résolu, le Poste sera ta maison. On n'a pas le droit à l'erreur, et il faudra boucler le coupable au plus vite. »

Le regard perdu dans le vide, N-J met du temps à percuter.

« *Mon dossier ?* »

— Le nôtre, si tu préfères.

— Puisque tu me fais confiance... permets-moi de t'exposer mon avis : c'est justement en voulant brûler les étapes qu'on commet des fautes. Ta suspecte, est-ce qu'elle a un mobile ?

— Pour l'instant, aucun à notre connaissance.

— Est-ce que je pourrai lui parler après avoir passé en revue les fichiers ?

— Bien entendu.

— En attendant, fais le nécessaire pour que quelqu'un lui apporte à boire à manger. Ou alors, je m'en occupe moi-même. Je suis sûre que personne n'y a pensé. »

Pinaud esquisse un faible sourire. Il n'essaie aucunement de se trouver des excuses, ni même de prétendre qu'ils étaient trop occupés à inspecter la scène de crime pour ne serait-ce qu'y penser. Franc et droit, il est prompt à reconnaître ses fautes, même quand ces dernières ne le montrent pas sous un bon jour.

« J'aime quand tu te montres directive. »

N-J détourne le regard. Le téléchargement est achevé, et elle en profite pour agrandir le cliché de la détenue grâce à un mouvement rapide des doigts. Matricule n°8505VZBX12. Prénom : Ammu. Les traits tirés, fatiguée, son visage ne diffère pas tant de ceux qu'elle a l'habitude de voir, usé par les bas-quartiers et le rythme qu'une telle vie impose. Certains s'arrêteraient là mais N-J veut creuser plus loin, car les préjugés ne mèneront nulle part, et surtout pas vers une enquête rondement menée. Il s'agit pourtant d'un profil en apparence typique : elle a décroché son premier emploi à l'âge de treize ans en tant que commis et l'a conservé jusqu'à sa majorité, lorsqu'elle a soumis sa candidature au Centre d'Examination des Demandes des Travailleurs. Tout le monde tente sa chance au CEDT un jour ou l'autre, généralement sans succès, et il lui aura fallu deux ans pour obtenir une réponse positive, soit une éternité de moins que la plupart des gens. Entre-temps, elle a dû faire face à une véritable traversée du désert : fin de contrat, succession de petits emplois sans lendemain, jusqu'à ce que, enfin, elle puisse bénéficier d'un surclassement professionnel au sein de la ville supérieure. Cela, en soi, la place déjà au-dessus du lot. Grâce à ce poste, Ammu a remonté la pente et a pu enfin quitter les dortoirs communs pour s'offrir sa première location. Depuis, rien à signaler. Aucune infraction, pas de retard, des trajets parfaitement réguliers et prévisibles. *Zéro activité suspecte*, note N-J.

Loin d'être défaite, cette dernière, toujours plantée devant la borne, parfaitement immobile, s'enfonce davantage dans l'histoire de la suspecte, et ce malgré la fatigue qui pinaille toujours, à plus faible intensité toutefois. Pinaud n'est pas resté à côté d'elle. Il a compris, avec le temps, à ses dépens, que sa concentration ne souffre d'aucune faille lorsqu'il s'agit d'affaires placées sous sa responsabilité.

Après le travail, vient la famille ; Ammu n'a pas revu la sienne depuis son envol du nid. Ses parents, séparés peu avant sa naissance, sont décédés. Il ne reste plus que deux demi-sœurs avec lesquelles elle n'a jamais eu de contact ; à vrai dire, elle ignore même tout de leur existence. Quoi qu'il en soit, les matricules n°DU7131ZA30 et n°XV70KA6221 sont irréprochables dans les limites du terme et de son contexte, et compte tenu de leurs itinéraires respectifs, elles n'auraient pas pu croiser Ammu au cours de ces derniers mois, ne

serait-ce que par hasard. Aucun ami en commun non plus, d'ailleurs, elle a très peu de connaissances. Il y a bien le n°ZB13RK3363, une certaine Caroline, employée du Royaume du Cocorico depuis cinq mois, et visage familier depuis aussi longtemps, mais il serait probablement bien ambitieux de qualifier leurs relations de fortement amicales. *Pourquoi elle et pas un autre ? Qu'est-ce qu'elle a de si spécial ?* Etonnée par ce profil en particulier, N-J creuse un peu plus loin. Malheureusement, les informations à son propos semblent manquer sur le Réseau. Caroline est fille unique et a enduré de très nombreuses périodes d'inactivités, elle couche toujours dans les dortoirs communs, et même si elle ne présente aucun antécédent, elle a des fréquentations diverses et pas toujours recommandables, sans pour autant que leurs méfaits n'aient une quelconque connection avec la ville supérieure.

N-J se frotte les yeux. Personne dans son entourage n'a de lien avec la ville supérieure. *Et puis, quel mobile Ammu pourrait bien avoir ?* Cette sombre histoire n'a aucun sens, car Ammu avait déjà envoyée un nombre incalculable de fois au bloc scientifique, sans jamais tenter quoi que ce soit. Pourquoi maintenant ? Certes, quelqu'un aurait pu avoir vent de ses affectations et l'avoir approchée dans un but précis pour en tirer profit, mais elle en aurait forcément retrouvé des traces dans les données collectées, des noms, des rendez-vous, des écarts de conduite, plus ou moins subtiles, annonceurs du raz-de-marée à venir, des réunions, des planifications, des commandes, des livraisons, du courrier, des appels entrants, sortants... or, aucun détail ne sort de la normale. Ammu est une véritable casanière qui ne reçoit rien ni personne. *Nada. Niet.*

Dépitée, N-J se sert un peu de café afin d'y voir plus clair. Le goût, délicieusement amer, glisse dans sa gorge comme une coulée de goudron chaud. Elle consulte ensuite le rapport pour bénéficier d'un éclairage différent. *On ne passe pas de laveuse de vitres à assassin en si peu de temps...* Entre les photos et les vidéos, mais aussi les compte-rendus écrits et vocaux, la scène de crime lui apparaît dans toute sa réalité, crue et précise, comme un rêve aux détails exacerbés. Le trajet de la suspecte a été reconstitué dans son intégralité depuis son arrivée dans la ville supérieure, en début de soirée, du funiculaire à son habituel lieu de travail et jusqu'à sa nouvelle affectation. Ses autres déplacements ont également été conciliés dans le dossier, bien trop nombreux pour tous être consultés. Outre le foisonnement de données en provenance des caméras de surveillance, elle remarque, d'une part, que l'arme du crime n'a pas été retrouvée, ce qui implique que cette preuve potentiellement couverte d'empreintes en tout genre ne participera pas, pour le moment, à la résolution de l'enquête, mais note avant tout qu'il n'est fait nulle part mention d'un vol quelconque, car en dehors des fluides corporels découverts sur place et de la chaise renversée durant la lutte, les bureaux ont été préservés de tout acte de dégradation. *Compte-tenu de ses autorisations, elle n'y était pourtant jamais allée.* Le doute s'installe. Comment a-t-elle pu savoir avec précision où se rendre ? Et pourquoi ruiner ses chances pour si peu ?

N-J inspecte les relevés de l'armure puis la vidéo prise durant son entrevue avec Pinaud, lequel s'affaire à présent dans son bureau personnel ; il n'a de cesse de passer des appels importants. C'est un grand blond auquel le blanc ne sied guère et à la mine souvent renfrognée, le regard qui oscille entre le bleu et le vert, de forte carrure et pas toujours aussi brusque que son apparence le laisserait supposer. Avec ses larges mains posées à plat sur la surface du bureau, il donne l'impression que rien ne lui échappe. N-J se lève et le rejoint.

Une fois son appel téléphonique terminé, elle lui demande :

« Dis-moi, juste pour être certaine : aucun objet n'était manquant ? Aucun document ? Rien de rien ? Es-tu entièrement sûr que vous n'êtes pas passés à côté de quelque chose ?
— J'ai pu parler avec le propriétaire des locaux, et je suis en mesure de t'assurer que rien ne manquait à l'appel. J'ai dressé la liste avec lui, et ai personnellement pris connaissance des

derniers inventaires en sa présence. Les relevés vocaux sont formels : il ne mentait pas, et tu peux me croire quand je te dis que rien n'a été volé.

— Si un objet en particulier avait été convoité par le meurtrier, il aurait fouillé l'endroit tout entier, n'est-ce pas ? A première vue, ce n'était pas le cas. Peut-être qu'il savait exactement quoi chercher, et où.

— Si on se fie à ce que la suspecte nous a raconté, peut-être que c'est la présence de témoin qui l'a dérangé et empêché de mener à bien ses recherches.

— Cette femme, tu sais sur quoi elle travaillait ?

— Une histoire de programme génétique.

— Elle jouait avec le feu, en somme. Cela nous laisse avec deux options : soit ce meurtre a été le résultat inattendu d'une recherche de butin infructueuse, soit il a été motivé par un tout autre motif. Meurtre passionnel ? Vengeance personnelle ? Ambition mal placée ? Dans ce cas-là, le mobile que pourrait avoir ta suspecte me paraît encore moins évident. »

N-J regarde de plus près le profil de la victime. Employée de labo fraîchement divorcée, elle fréquentait depuis peu un bellâtre à qui tout sourit, promoteur immobilier en côte.

« Je crois qu'au lieu d'espérer trouver un mobile par miracle, il faut essayer de le déduire de par ce qu'on sait déjà. J'ai vu sa déposition, l'homme qu'elle décrit... Il sait planifier mais il est maladroit et manque d'expérience. S'il ne l'avait pas suivie rien ne l'aurait incriminé, lui, en particulier. Et puisque tout était bien rangé, il savait clairement ce qu'il voulait, et était bien informé. Peut-être était-ce une donnée dématérialisée, je ne sais pas, mais s'il s'est déplacé, ce n'est pas pour du vent.

— Tu crois que nous ne tenons pas le coupable ?

— Pire que ça. Je crois qu'il court encore dans la nature et qu'il vit ici, dans la ville supérieure. »

Cette idée est tout bonnement inconcevable. C'est sûrement ce que doit penser Pinaud à ce moment même. Les gens de la ville supérieure sont irréprochables, c'est inscrit dans le marbre. Ils aiment boire et danser, mais toujours avec modération, et n'enfreignent jamais les interdits. Ils ne posent pas de soucis particulier, les chiffres le prouvent : tous les cas traités par le Poste concernent des travailleurs originaires des bas-quartiers. Le vrai danger, non, la véritable *menace* provient des bas-quartiers. C'est ce qu'on leur répète depuis des années, à eux, et au Poste. N-J se dit qu'elle devrait tenir un peu mieux sa langue, mais elle a confiance en Pinaud, et en sa qualité de jugement.

« L'enquête n'en est encore qu'à ses débuts, et tu avances déjà de telles accusations ? Fais attention, Engie. Il faut être prudent quand on s'aventure sur cette pente... »

Pinaud s'est levé et son corps se rapproche en silence, ombre mouvante très assurée, jusqu'à venir lui parler près de l'oreille, comme pour lui faire une confidence.

« Tu ne crois pas que nous devrions explorer toutes les voies possibles ?

— Je suis d'accord, mais nous avons une suspecte...

— Un témoin, rectifie N-J.

— Certes. Quoi qu'il en soit, les faits sont les faits, et nous l'avons à portée de main dans ces locaux, alors si tu t'entêtes à chercher plus loin avant d'avoir mené à bien cette partie de l'enquête... Engie, je ne voudrais pas que tu t'attires des ennuis. »

Il a prononcé cette dernière partie de phrase à demi-voix, et N-J en rougit. Il admet en partie qu'un danger qui plane au-dessus de leur tête, et que de tels propos, tombés dans de mauvaises oreilles, pourraient les mener à leur perte. Pinaud recule ensuite et achève ses remontrances :

« Procède d'abord à son interrogatoire et présente-moi ensuite tes théories. Là, je

t'écouterai. Mais en attendant, ce n'est que du vent, et je ne peux pas te laisser plonger tête la première dans quelque chose d'aussi tendancieux. Eux, ne le permettront pas. »

N-J laisse son bras tomber le long de sa cuisse, tablette en main. Signe de défaite. Reddition acceptée. Il a raison, en un sens : autant se faire discrète le temps de l'investigation, d'autant plus si la raison derrière tout ce fracas a un lien avec ses propres affaires personnelles. Il lui faut saisir l'occasion d'en apprendre plus et de tirer le maximum de cette affaire, autant pour la mémoire de la victime que pour son propre projet. Cette femme était sûrement au courant de quelque chose... ne serait-ce qu'un infime détail que N-J paierait cher pour apprendre. Alors autant en profiter coûte que coûte et ne pas travailler pour rien, pour faire d'une pierre deux coups et transformer l'essai. Et si jamais cela l'amène à se mettre en travers de la route de personnes mal intentionnées... autant couvrir ses arrières et boucler le véritable responsable le plus vite possible. Autrement, personne d'autre ne le fera.

« Tu es mon supérieur, dit N-J. Je ferai les choses comme tu l'entends. Tu n'as pas de soucis à te faire pour ça.

— Je ne me fais pas de soucis pour ta capacité à répondre aux ordres directs, ni pour un potentiel problème d'insubordination, rétorque Pinaud. Je me fais du soucis pour toi. »

Il lui faudrait une vie entière, non, une éternité, pour se calmer suite à cet aveu, d'autant plus qu'il a été prononcé de la manière la plus naturelle qui soit, et sur un ton chaud, avenant, prévenant, particulièrement sincère, comme à son habitude, mais il y avait autre chose, quelque chose d'indescriptible, dans la façon de prononcer les mots, empreints d'une douceur sans nom. Le feu gagne ses joues, mais non content d'être visible sur son visage, il s'étend sur sa région cutanée, sous ses vêtements, et propage une onde de chaleur dans sa poitrine et jusque dans son ventre, là où une lave bouillante et douloureuse laboure son désir là où il a déjà fermenté depuis trop longtemps, jusqu'à en devenir extrême, désespéré et pratiquement malsain. Elle se pince les lèvres, non pas jusqu'au sang mais presque, et détourne les yeux pour ne pas avoir à soutenir son regard insistant, qu'elle voudrait ample, désireux, langoureux et pesant, comme des mains fortement ancrées sur ses hanches. La brûlure s'intensifie sur ses lèvres, toutes, et il devient alors urgent de se sortir de cette situation. Elle ne voudrait pas qu'il entrevoit son trouble, qu'il sache à quel point elle veut ce qu'elle ne peut pas avoir, son corps, ses lèvres, son parfum, plongés l'un dans l'autre, furieusement, jusqu'à ce que le néant s'en suive, profond, sommeil long et apaisant. N-J essaie de mettre fin au tremblement qui s'empare d'elle et qui secoue jusqu'aux tréfonds de son âme, en vain. Elle devrait avoir honte, sans doute, de laisser la flamme s'emparer d'elle aussi facilement, sur son lieu de travail, qui plus est ; elle devrait savoir se contrôler, se retenir, empêcher son esprit de dévier si facilement du sujet...

« Je ne vois pas pourquoi tu te ferais du soucis, dit finalement N-J après avoir instauré un fossé entre elle et Pinaud. »

N-J n'arrive plus à le regarder les yeux dans les yeux. Elle pivote légèrement sur le côté afin de faire face à la porte. Prête à partir, alors qu'elle ne demande qu'à rester. Pinaud respecte la distance nouvellement instaurée.

« Je vais procéder à l'interrogatoire. Pas besoin de me chaperonner, j'ai les choses bien en main.

— Je t'observerai depuis le bureau, sur l'écran de surveillance.

— C'est trop d'honneur. »

Elle pousse la porte et passe la jambe à l'extérieur. Pinaud la retient.

« Tu verras à la façon dont elle s'exprime que tu ne risques pas de tirer grand-chose d'elle. Son discours est cohérent, quel que soit le nombre de fois que tu la fais répéter, et le

détecteur de mensonges revient toujours négatif. »

Un sourire nerveux tiraille ses lèvres. Il en a le cœur net, forcément, mais il faut qu'une deuxième personne au sein du Poste soit de son avis pour qu'il ne soit plus les poings liés... et cette personne n'est autre que N-J, l'unique officier capable de voir Ammu autrement qu'en meurtrière. Pas étonnant qu'il l'aie réveillée aussi tôt. Les résultats ADN ne seront pas reçus avant plusieurs jours, et il faut que cette affaire soit bouclée au plus vite, d'autant plus si les soupçons qu'elle a avancés se voient confirmés.

« Je ne risque pas de dénicher quoi que ce soit de plus que toi, alors. Mais tu sais quoi ? Il faut croire que j'aime les défis. »

N-J sort sans se retourner, sans même regarder en arrière, un moins légère que lorsqu'elle est entrée, car tous ses membres semblent soudainement peser des tonnes, jambes lourdes, bras épais, comme si quelqu'un était venu les gonfler afin de les transformer en ballons, elle se sent tout à coup engluée, maladroite, mal assortie, dans un corps bien trop petit pour contenir toutes ses émotions et ses divergences d'opinion. Quand la pression devient trop forte, elle a l'impression d'être incapable de toutes les retenir et elle se met à fuir, un peu comme un ballon de baudruche. Voilà pourquoi elle doit à tout prix chercher à partir du bureau pour se plonger corps et âme dans le travail, occupation pour laquelle elle doit absolument faire abstraction du reste, car dans le cas contraire, elle pourrait très bien se planter, faire des erreurs et mélanger vie privée et professionnelle, au risque de commettre les mêmes impaires dans les deux, et le tout sans apprendre de ses pas de travers. *Et bon sang, qu'est-ce que j'en fais...*

Elle sort. S'arrête à un distributeur automatique. Commande une cannette de chocolat chaud et une viennoiserie. Tous deux sont chauds dans ses mains. Ni une ni deux, N-J emprunte un corridor le long duquel sont accrochés une multitude de cadres aux bords noirs, et dont l'utilité première est de mettre en valeur les portraits en 3D des précédents Recteurs et Généraux du Poste, ceux qu'on ne voit jamais dans les bureaux du Poste puisqu'il siègent soit à la Tour, soit au Département de la Défense. L'éclairage appuyé s'actionne au fur et à mesure qu'elle s'approche et souligne les contours tantôt aiguisés tantôt relâchés des visages modelés dans l'air, parfois ronds, parfois carrés, où se succèdent double mentons, mâchoires carrées et joues ciselées. Les coupes de cheveux varient fortement en fonction de l'époque à laquelle a été prise la photo : coupe mullet, rasé de prêt, cheveux en bataille ou plaqués en arrière, pâtinés, puis sur le côté, la raie au milieu, en bol, avec une frange très courte, chignon, avec ou sans barrette, bouclés, frisés, puis lisses, défiant les lois de la gravité grâce à un gel révolutionnaire...

Ses pas résonnent avec intensité dans cet espace. La lumière, percutante, claque contre les murs immaculés et brûle la rétine autant qu'elle ne captive l'attention. N-J cligne des yeux avec insistance pour chasser ces apparitions aveuglantes de ces yeux comme s'il s'agissait d'une poussière dans l'oeil, toutefois ces dernières persistent et laissent une empreinte nette derrière ses paupières. Ces parois dégoulinent de netteté et de propreté, sans personnalité, elles se fondent les unes dans les autres et brouillent la sensation de perspective et d'orientation. Les murs amenuisent l'indépendance et favorisent la conformité dans un organe du Système qui fait la chasse aux divergences. A l'intérieur, il fait aussi bon que dehors, trop bon pour la saison, pour épargner ceux de faible consistance qui ne supportent pas la moindre température en dehors de leur zone de confort.

Les couleurs s'amointrissent encore davantage après la porte du fond, ce qui relève de l'exploit ; fades et insipides, elles s'étalent en long et en large, coulent et déteignent sur les tenues uniformisées rendues d'ores et déjà très claires par les spots au plafond, à la limite du blanc laiteux, et qui finissent par passer inaperçues une fois mises en situation, au beau

milieu de cette excroissance épurée.

« Officier Nagano. »

Elle regarde l'homme qui se présente à elle, un blanc-bec connu pour sa fâcheuse habitude de vouloir converser avec n'importe qui, et qui la dépasse d'une tête. Flanqué d'une arme, il surveille l'entrée à la salle d'interrogatoire. Elle resserre le poing autour de la cannette de café avant de l'interpeller à son tour :

« Sous-officier Leclair. Tout se passe bien ?

— Bien sûr, pourquoi en serait-il autrement ? Rien de suspect. Rien à signaler.

— Parfait. L'Adjoint Pinaud vient de me brieffer. Je vais m'entretenir avec la suspecte, merci de ne pas me déranger.

— Pas trop dur, le réveil ?

— Ça fait partie du métier.

— Je suis debout depuis minuit. J'étais en poste quand on a reçu l'appel. J'aurais bien aimé aller me coucher, mais on manque d'effectif et puis, ce n'est pas une heure pour dormir.

— Vous n'aurez qu'à prendre une pause une fois que je serai entrée. Pinaud surveille les écrans. Je ne pense pas qu'il se passera quoi que ce soit.

— Il faut toujours avoir un doute.

— Vous êtes libre d'avoir votre opinion, sous-officier Leclair. Tout comme j'ai la mienne. Prenez une pause. »

La porte massive derrière laquelle est confinée la suspecte requiert un plus grand niveau de sécurité que l'entrée du Poste. N-J rentre un code à quinze caractères suivi d'un scan rétinien en bonne et due forme. Elle tombe aussitôt sur une pièce séparée de la salle d'interrogatoire par un miroir sans tain. Plusieurs écrans établissent des relevés à chaque minute qui passe : tension artérielle, force du pouls, clignements de cils ou bien même changements de posture... Tout est bon à prendre en compte. D'ici, N-J fait face au matricule n°8505VZBX12. *Non*, pense-t-elle. La voir de ses propres yeux lui confirme qu'elle ne l'a jamais vue auparavant. Elle n'a jamais croisé son visage au cours de ses recherches. C'est une parfaite inconnue.

N-J entre dans la salle et pose boisson et croissant sur le bureau où les chaînes de ses poignets sont attachées. Ammu la regarde. Elle n'a pas pleuré. Elle ne s'est pas plaint. Quand ils arrivent ici, ils savent tous à quoi s'attendre. Ils connaissent le système, mais ça ne veut pas dire pour autant qu'ils choisissent d'abonder en son sens. La plupart du temps, ils refusent d'admettre l'irréfutable, et autant de se rendre à la vérité qu'aux autorités. Pleurnichards de première qualité autant que de la première pluie, à croire que la vie des bas-fonds ne les a pas endurcis, ils sèment des larmes de crocodile dans le vain espoir d'arrêter la justice la plus intransigeante qui soit. N-J écoute leur plaidoiries sans le moindre effort tant elle les a entendues : elle a souvent fait la sourde oreille, partie intégrante de son travail, et a cloturé des affaires aux preuves accablantes où les suspects faisaient des pieds et des mains pour convaincre de l'impossible, de l'invraisemblable, du faux. Déconnectés de la réalité. Persuadés de pouvoir parvenir à leur fin, coûte que coûte, même quand tout est perdu pour de bon. Prêts à tout pour ne pas être renvoyés là d'où ils viennent. Pour échapper au bannissement, à la dissolution de toutes leurs chances, papillons de cendres volatiles. Ils pensent pouvoir être l'exception à la règle, passer entre les mailles du filet, premiers et derniers à la faire, comme s'ils pouvaient se jouer d'un système bien rôdé, huilé et qui a fait ses preuves, contrairement à eux, et élaboré par les grands esprits de ce monde...

Mais le matricule n°8505VZBX12 se contente de collaborer avec ce qui a tout l'air d'être une franchise déconcertante, surtout dans le cadre d'un crime aussi grave que celui-ci. Elle répond aux questions du tac au tac sans s'émouvoir des événements, et avec une facilité

frappante. Elle n'oppose aucune résistance, car elle sait que c'est inutile, et que les preuves finiront par parler. Du moins, c'est ce qu'elle dit. Ne subsiste qu'un seul facteur d'agitation : elle ne cesse d'implorer quiconque entre dans la pièce de lui permettre de laver son honneur, pour garder son emploi. Obnubilée par la perspective d'être rétrogradée, non pas par orgueil et mondanité, vanité, comme certains, mais par peur.

Suivant les différentes couches sociales des bas-fonds, chacun entretient une relation différente avec les dortoirs communs : certains en sortent tandis que d'autres y retournent, quelques personnes n'en feront jamais la connaissance et d'autres finissent par y tomber après avoir essayé un échec au cours d'une vie jusque là rondement menée. Toucher le fond. Voilà une chose que Ammu connaît très bien. Elle a écouté les racontards, a vécu avec eux, et aurait pu cultiver leur dégoût de la ville supérieure et de ceux qui selon eux leur lèchent leurs bottes en y travaillant, ces suceurs d'air pur. Car à partir du moment où on travaille dans les beaux quartiers, on ne fait plus partie du même monde, on n'a plus les mêmes priorités, ni les mêmes obsessions ; tout change, c'est une évidence, car les attraits de cette sphère privilégiée ne laissent pas insensibles ceux qui n'y ont pas été baignés dès leur plus jeune âge. Ammu vit dans une temporalité distincte et différente, ni celle des travailleurs, ni celle des esprits, car tout instant vécu en dehors de cette bulle, expérience faussée, perd de son sens et de son charme.

Si Ammu retourne dans les dortoirs, ils la tueront sans l'ombre d'un doute.

N-J lui désigne le croissant avec insistance puis tire une chaise et s'assoit en face d'elle. Leurs regards se trouvent, et ses lèvres s'entrouvent à la vue de ces victuailles, offrandes inespérées qui lui sont faites. Ammu ne s'y attendait pas. Moins crispée, elle adopte une posture plus ouverte. Quand ses lèvres rencontrent le bord de la cannette, ouverte au préalable par N-J, cette dernière ferme les yeux. Ils n'ont pas ça non plus, en bas. Le chocolat chaud. Le cacao synthétique. Ils n'ont que de l'eau à l'arrière goût douteux et les alcools forts, liqueurs et autres breuvages qui arrachent la gorge et retournent l'estomac. Le choc culturel. On ne boit pas pour le plaisir des papilles, ni pour celui de la boisson, on boit pour tourner la page et rêver d'un monde sans lendemain. Ammu prend une gorgée et se brûle la langue. Elle se pince les lèvres mais avale tout de même une autre gorgée.

« Il va falloir que tu me racontes tout, encore une fois. »

Ammu reste stoïque. Ses cheveux sont jetés en arrière et ses yeux restent plantés dans les siens. Son regard est profond, dénué de la moindre once de crainte. N-J se demande s'il restera le même une fois qu'elle en viendra à la partie de son agression. Elle se demande si ses pupilles se dilateront, si son souffle s'accélénera, si la panique menacera de faire accélérer son rythme cardiaque à nouveau, comme l'a montré le registre de ses relevés corporels.

« Encore ? »

Ammu prend une grande inspiration et pose la canette sur le bureau avant de joindre les mains.

« D'accord. »